

7^e JOURNÉE D'ÉTUDES
DE L'ASPEAM
SUR LE TEMPS
2 septembre 2006

Je vous remercie de votre présence à Tende aujourd'hui à l'occasion de la 7e journée d'études de l'association « Sauvegarde du patrimoine écrit des Alpes-Maritimes » présidée par Madame Bourrier-Reynaud.

Le thème choisi pour cette journée d'études : le temps... un vaste programme puisque après m'y être penché, je constate la multiplicité des aspects sous lesquels le temps est traité : philosophie, historique, scientifique et tous en perpétuelle évolution.

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus » disait Saint Augustin. Car la définition du temps semble au-delà de nos capacités cependant, la régularité de certains événements a permis d'établir très tôt une référence de durée et donc de quantifier le temps en lui associant un nombre et une unité, en effectuant une mesure. Pour se repérer dans le temps, les premiers hommes se sont tout d'abord basés sur les phénomènes périodiques terrestres en comptant les hivers ou les étés pour restituer les événements passés. On a aussi mesuré les jours par l'alternance jour-nuit, les cycles de la Lune pour mesurer les mois, quant aux saisons, elles ont permis de déterminer les années. De toutes ces observations a découlé le calendrier romain avec une difficulté majeure : une année solaire compte environ 365,24219 jours et un mois lunaire environ 27,322 jours d'où ma difficulté pour diviser une année en part égales. Plusieurs calendriers se sont succédés ou ont coexisté à travers l'histoire. On peut citer notamment les calendriers Julien créé à la demande de Jules César en -45, grégorien créé à la demande du pape Grégoire XIII, orthodoxe, hébreu, musulman, copte, hindou, bahai's, zoroastrien, inca, chinois ou encore républicain. Chaque grande civilisation a eu son propre calendrier ; c'était un moyen de marquer son époque.

Qu'en est-il de la division de la journée ? Les premiers à s'en être occupés sont les Babyloniens vers 1800 av JC. À partir d'un gnomon, bâton vertical planté dans le sol dont on observe l'ombre portée, ils ont construit le premier véritable cadran solaire leur permettant de découper la journée en deux périodes de 12 heures, modèle que nous utilisons encore aujourd'hui. L'homme a su aussi utiliser son sens de l'observation et son intelligence pour obtenir des étalons de temps qui ne se basent pas forcément sur les phénomènes naturels et chaque civilisation a eu sa manière de mesurer le temps. Les Égyptiens utilisaient la clepsydre, grand vase percé à sa base gradué à l'intérieur et qui laisse échapper un mince filet d'eau. Les Grecs l'ont perfectionnée pour la rendre plus précise. Ils lui ont ajouté un cadran et une aiguille, la transformant en un véritable instrument de mesure. Le sablier lui, est basé sur le même principe, excepté que l'eau est remplacée par du sable. Ces outils devenant peu précis sur de longues périodes et les écarts de temps s'accumulant, il devenait urgent que les scientifiques trouvent une solution. Les premières horloges mécaniques apparaissent au XIVe siècle. Elles n'ont pas forcément de cadran et ne possèdent qu'une aiguille, celles des heures. L'apparition de l'échappement qui va transformer ce simple assemblage d'engrenages en véritable horloge grâce à un mécanisme oscillant. C'est Galilée qui étudia ce mécanisme et nota que la période (la durée d'un aller et retour complet du pendule semblait être remarquablement constante pour un pendule donné. Il dessina un projet d'horloge réglée par un pendule oscillant sans la construire. C'est finalement Christiaan Huygens et Salomon Coster qui construisirent la première horloge à pendule en 1657. L'industrialisation de l'horlogerie permettra au cours du XIXe siècle de mesurer le temps de travail et la productivité dans les usines et l'arrivée du chemin de fer obligea à synchroniser les horloges d'un pays entier. L'utilisation du quartz permettra une précision obtenue dix fois plus importante. La 1^{ère} montre à quartz apparaît en 1933, elle a la taille d'un réfrigérateur. Son manque de précision pour la science et des technologies de pointe, fait naître l'horloge atomique en 1947. Les performances actuelles des horloges à jet de césium correspondent à un décalage d'une seconde tous les 3 millions d'années et la seconde désormais définie comme 9 192 631 770 vibrations de l'atome de césium ! Scientifiquement, l'étude du temps va occuper l'esprit des plus grands chercheurs, physiciens mais aussi de philosophes écrivains, poètes et peintres des siècles passés et de ceux à venir : Galilée, Newton, Albert Einstein et sa théorie de la relativité Zénon, Leibniz, Kant, Aristote, Epicure, Saint Augustin,

Jankélévitch, Bergson... Charles Baudelaire, Guillaume Apollinaire, Paul Eluard, Victor Hugo, Jean-Paul Sartre, André Malraux, Dali... Sans oublier non plu l'importance du temps en musique, un des rares arts où le temps a un rôle primordial. Ce seul thème du temps génère tant de théories qu'il serait impossible d'en donner une définition... Certains autres aspects du temps demeurent toujours des mystères...quelle est la vitesse du temps ? Peut-on voyager dans le temps ?

C'est un peu de ces recherches sur le temps, qui nous sont présentées aujourd'hui à l'initiative de l'ASPEAM : la mesure du temps, la gestion du temps, la symbolique du temps, l'imagerie du temps, l'impact des saisons sur notre économie... Aussi je laisse la parole à Madame la Présidente afin d'entrer dans le vif du sujet...et vous remercie à nouveau pour votre présence.

José Balarello
sénateur des Alpes-Maritimes
Tende, 2 septembre 2006

C'est le 2 septembre 2006 que nous nous sommes retrouvés à Tende, dans la belle salle des fêtes, pour la journée d'études annuelle de « l'Association sauvegarde du Patrimoine Ecrit des Alpes-Maritimes (ASPEAM) ». Le thème retenu était celui du Temps ; le temps qu'il fait, le temps qui passe...

C'était la seconde fois que ce thème était abordé cette année-là en vallée de la Roya puisqu'au mois de mai, le syndicat mixte touristique des Alpes d'Azur (Sitalpa) avait organisé sa propre journée d'étude à la Brigue sous le titre « la Brigue commune dans le Temps et l'espace ».

Ce n'est pas un hasard bien entendu, car la vallée de la Roya présente pour notre département un lien historique fondamental depuis les temps les plus anciens. Après la très aimable allocution d'accueil de M. Vassalo, maire de Tende, les conférenciers ont effectué des approches différentes du temps ; intervenaient en effet une présidente d'association culturelle, une géographe, un directeur de palace, un conservateur du patrimoine, un archéologue, une historienne du patrimoine funéraire. Ensuite fut inaugurée dans la grande salle sur la place de la gare, en présence du sénateur Balarello, du maire de Tende et des autorités, une exposition sur le temps : photos du CAUE comportant une présentation des oratoires panneaux proposés par l'ASPEAM pour illustrer le thème, dont l'extraordinaire cadran lunaire de Cherasco en Piémont, et plusieurs études généalogiques sur des grandes familles du comté de Nice, préparées pour la circonstance.

Un apéritif d'honneur préparé par la mairie à cette occasion mit les participants en joie pour se rendre au délicieux repas très animé pris en commun.

Après le repas les participants se sont retrouvés à partir de 15 heures au cinéma pour assister à la projection de deux diaporamas, l'un par Luc Thévenon sur les bornes frontalières, et l'autre par Annie Echassoux sur le temps des gravures. La qualité des photos égalant celle des commentaires fit passer à l'assistance un moment inoubliable.

Un concert d'orgue offert à tous en la collégiale par la Mairie clôtura somptueusement cette journée particulièrement riche de réflexion et d'enseignements.

Nous remercions M. Jean-Bernard Lacroix et les responsables de *Recherches Régionales* de bien vouloir publier les communications présentées lors de cette journée d'étude nous permettant ainsi de les porter à la connaissance d'un plus grand nombre.

Colette Bourrier-Reynaud
présidente de l'ASPEAM

Le temps, d'un cadran lunaire piémontais à l'horloge atomique

Parler du temps ... celui qu'il fait, celui qui passe, est objet de conversation quotidienne pour qui rencontre son prochain. On admet aisément que les cadrans solaires ont joué en leur temps un rôle fondamental pour déterminer l'heure. Mais la prévision du temps à venir n'était pas traditionnellement de leur ressort ; pour cela il y avait la lune. Cette dernière étant reconnue comme apte à marquer à la fois l'un et l'autre de ces deux temps, l'approche des cadrans lunaires devenait de ce fait, attrayante.

Depuis la plus haute Antiquité l'homme s'attache à mesurer le temps pour prévoir semailles, moissons, arrivée des chaleurs et en tirer un résultat optimal, ou survenue des intempéries pour s'en protéger.

Le temps, c'est la durée des choses, c'est la succession des jours, des heures des moments, considérée par rapport aux différents travaux, aux différentes occupations des personnes. L'homme a déterminé les heures de la journée en se servant du soleil. Pour comptabiliser les heures de nuit, il avait adopté le cycle lunaire, facile à observer en ses différentes phases. Puis la clepsydre, sorte de vase gradué percé à sa base pour permettre l'écoulement de l'eau, a mesuré le temps par la baisse du niveau dans le vase. Elle a été remplacée par les horloges à roues infiniment plus justes et plus commodes. L'installation des cadrans, lisibles par tous à l'extérieur de certains bâtiments, permet une mesure du temps directement accessible à l'ensemble de la collectivité. Haut-placés, sur une tour, les cadrans pouvaient ainsi être vus même d'assez loin. Poitevin précis « un cadran est la surface sur laquelle sont tracés les chiffres des heures. La marche du temps y est indiquée, soit par l'ombre d'un style, soit par des aiguilles que meuvent des ressorts intérieurs ». Alors que les cadrans solaires activement recensés reprennent vie aujourd'hui sous le pinceau des restaurateurs ou le ciseau des tailleurs de pierre, de cadrans lunaires on n'entend vraiment plus guère parler. Il n'en fut pas toujours de même, surtout pour ce qui est de la prévision du temps. Sur le cadran lunaire classique, les heures sont indiquées par l'ombre d'un style exposé aux rayons de la lune.

Nous avons découvert ce type d'instrument dans les années 90 en Italie, à l'occasion du jumelage réalisé entre notre commune de Villars-sur-Var, dans les Alpes-Maritimes, et celle de Cherasco dans la province de Cuneo en Piémont. Aujourd'hui encore, l'une des premières fiertés de Cherasco est le cadran lunaire installé sur la façade principale de la Tour du Municipio, en plein centre ville, et chacun, édile ou simple citoyen, commence par lui, pour vanter aux visiteurs les richesses de cette cité, qui en est pourtant largement dotée par ailleurs.

Les anciens attribuaient à la lune une influence sur tout ce qui vit. Les paysans qui, en fonction du temps de plantation ou de taille engageaient la réussite ou l'échec de leur récolte, et les marins sachant qu'ils risquaient leur vie par gros temps, étaient les plus enclins à demander à la lune des renseignements sur le temps à venir. Aujourd'hui cette façon de voir n'a plus guère cours, bien que l'influence de la lune sur les marées soit toujours admise. La prévision du temps était basée sur des directives précises que permettaient les proverbes traditionnels, transmis de génération en génération, et mentionnés dans les calendriers destinés aux agriculteurs et aux marins .

Les différents aspects de la lune font appel à une terminologie précise que nous rappelle Honorat : l'aréole est le cercle lumineux ou coloré qui entoure la lune, le croissant est la figure de la lune jusqu'au premier quartier, le limbe est le bord de l'astre, la lunaison, le temps qui s'écoule depuis le commencement de la nouvelle lune jusqu'à la fin du dernier quartier, le parasélène l'image de la lune réfléchi dans un nuage, les phases les différents états sous lesquels elle se présente, le quartier une des quatre parties de son cours.

Sur un plan général on pensait que le temps qu'il ferait pendant la lunaison tout entière ressemblerait au 11e jour du cycle..... onze fois sur douze, si toutefois le temps ne changeait pas le 6e jour .

Dans les croyances et proverbes, les phases de la lune ont chacune des incidences précises à prendre en compte, bien que ces dernières soient parfois absolument contradictoires comme nous allons le voir :

- En lune nouvelle il ne faut, ni semer le grain de printemps, ni tailler le bois. S'il fait beau pour la lune nouvelle quatre jours après il pleut ... et vice-versa. Pourtant, en Piémont on recommande de semer le persil, alors que tous les autres produits du potager ne seront jamais semés avant trois ou quatre jours, pour éviter que les plantes ne poussent trop en hauteur et ne perdent de leur aptitude à produire leurs fruits. Il en est de même pour les céréales. On dit que le maïs semé de lune nouvelle devient trop haut et que ses épis risquent de se consumer en une espèce de poussière noire qui se délite dans la main lors de la récolte. Les vignobles ne doivent pas être taillés pendant la nouvelle lune, parce que les sarments sont alors parasités par la « camola ». et que la vigne s'allonge trop, et perd son énergie. Il en est de même pour les fleurs. On ne doit pas abattre les arbres destinés à la menuiserie parce qu'ils « prendront la mite ». Traditionnellement il est admis que les êtres vivants sont soumis eux aussi à l'influence de la nouvelle lune. La vache -tout comme la femme d'ailleurs-,verront la date de leur accouchement avancée de deux à trois jours s'il était prévu en lune nouvelle.

- Au deuxième quartier, il est également déconseillé de semer : Ne sème pas dans le croissant il faucille avant toi.

- La troisième phase de la pleine lune dit au marin que la mer sera sévère « si elle est rouge à son levant » tandis qu'au paysan elle annonce « Ce qu'au ciel tu chercheras, sur terre tu trouveras » ou A la pleine lune, la prière est exaucée. Les animaux sauvages sont influencés par la pleine lune : le lièvre s'arrête le soir là où il se trouvait pendant la journée sans rentrer en son gîte et le chasseur peut ainsi facilement le surprendre au pâturage et l'abattre.

- Au dernier quartier, il ne faut pas non plus semer : Ne sème rien au décours, pour sûr tu y perdrais ton coup, ou Quand décroîtra la lune, ne sème chose aucune. D'autres pourtant sont d'un avis contraire : Il est bon d'ensemencer au décours de la lune, ou Sème ta graine dans le déclin, tu auras du grain, ou Sème ta graine au décours, elle germera toujours. Il est donc bien difficile de savoir réellement que faire. En Piémont, le jour réputé le pire pour semer les céréales ou couper le foin est celui qu'on appelle la « luna persa ». Il se trouve à la fin du dernier quartier, le jour où la lune manque tout-à-fait, la lune noire des calendriers. Comme les paysans pensent que le temps change à chaque nouvelle lune ils attendent toujours qu'elle arrive pour décider de ce qu'ils feront. L'influence sur la conservation du bois reste communément admise : Si vous voulez du bon bois d'œuvre il faut l'abattre en lune vieille. Certains, nombreux encore de nos jours modulent ce précepte : il faut couper les arbres à feuilles caducques « de vieille lune » et les arbres à feuilles persistantes de lune jeune. En 1998, la revue « Nature » publiait le travail d'un forestier suisse, de deux Italiens spécialistes de l'anatomie des bois et d'un géologue montpelliérain. Ils montraient que le diamètre des bois fluctue régulièrement deux fois par jour, parallèlement à celui des marées au même point, (dont on sait qu'il est sous la dépendance de la lune). L'action de la lune et du soleil se conjugue. Il faut ainsi admettre que deux astres et non un seul exercent une attraction mesurable sur la masse d'eau contenue dans un arbre. Mais depuis, des chercheurs de l'INRA et des forestiers finlandais ont controuvé ces résultats en travaillant dans des conditions différentes, à partir de bois sur pied et non de coupes d'arbres. La discussion reste ainsi ouverte et, s'il est prouvé un jour que les arbres sont sensibles aux mêmes influences que les marées, il faudra ensuite chercher à comprendre ce qu'ils font de ces influences lunaires !

La couleur de la lune devait elle aussi être prise en compte : Si la lune a des taches bien visibles, beau temps, froid en hiver ; la lune rouge ou dorée annonce du vent ; un grand cercle à la lune annonce la pluie, prochaine si le halo est loin de la lune, lointaine s'il en est près. Ou encore « la luno a lou rodou, o vent, o brodou (la lune a le halo, ou vent ou pluie) ».

En 1856 Poitevin rappelle qu'on craint la lune rousse d'Avril à cause des vents froids et secs dont elle est ordinairement accompagnée, et qui font du tort aux futurs fruits.

Enfin les années qui comptent treize lunes sont des années de mauvais temps. Une année de treize nouvelles lunes, est toujours considérée comme maléfique.

Dans un livre de 1148 proverbes piémontais de Tino Richelmy, nous avons été surpris de ne trouver que cinq proverbes ayant trait à la lune. Ils reprennent, les mêmes directives que les proverbes précédemment évoqués, et ajoutent qu'il ne faut pas transvaser le vin de lune nouvelle.

Dans la région des Langhe et du Roero, existait depuis plusieurs générations, une autre façon de prévoir le temps au jour le jour d'après la lune : en se faisant aider du coq de la maison. Dans le poulailler, le coq le plus ancien chante régulièrement à trois heures du matin, (il chante deux fois, comme le coq de Saint-Pierre), suivi par les coqs plus jeunes. Mais, si une perturbation atmosphérique se prépare, les coqs (qui savent lire la lune) ne chantent pas.

Quand il devait aller au marché de Fossano, à vingt kilomètres de Cherasco, le paysan avait besoin de plusieurs heures pour y conduire le veau ou les brebis qu'il allait y vendre. Si le coq avait chanté, il ferait beau, il se levait donc et se préparait. Il se faisait accompagner de la vache sans laquelle le veau qui n'était encore jamais sorti de l'étable refusait de marcher. Il partait à Fossano et il y arrivait à temps pour faire ses affaires. Il rentrait ensuite avec sa vache et se retrouvait chez lui dans de bonnes conditions avant la fin de la journée.

Si les astres ont toujours été considérés comme aptes à nous dévoiler l'avenir et le temps, les méthodes employées par l'homme pour comprendre leur langage ont évolué avec les techniques disponibles.

Dans l'antiquité, Les Chaldéens, avaient compris que le retour des mêmes saisons à certaines périodes, accompagnait le mouvement des astres. Virgile, dans le Premier livre des géorgiques, et Pline dans son Histoire naturelle, rappelaient que bergers et marins, utilisent la météorologie conjecturale. Ce furent les premiers météorologistes pratiques et les premiers astronomes.

Au XVI^e siècle, l'évolution des télescopes et les travaux de grands astronomes ont permis de grands progrès quant à la connaissance du ciel et de la lune. Johannes Képler, né en 1571 dans le Wurtemberg travaillait avec Tycho Brahé, grand astronome Danois né en 1546 qui l'avait appelé auprès de lui à Prague où il s'était réfugié après s'être disputé avec le roi Christian IV. Képler, astrologue impérial montrait que les planètes tournent toutes autour du soleil selon des trajectoires elliptiques et liait à l'action de la lune le flux et reflux de la mer.

Au XVII^e siècle, Cassini publiait en 1679 une carte détaillée de la lune. Galilée, mathématicien, physicien et astronome italien fondait la science expérimentale. Il établit les lois du pendule, découvrit les anneaux de Saturne et les satellites de Jupiter, inventa le thermomètre et proclama que la terre tournait autour du soleil, hypothèse qu'il dut abjurer en 1633 devant l'Inquisition non sans avoir ajouté « Epure si muove ». En 1643 Torricelli, disciple de Galilée démontra l'existence de la pression atmosphérique. Entre 1668 et 1671, Louis XIV fonda l'Observatoire de Paris. L'observatoire de Greenwich près de Londres publia en 1675 des Tables du soleil et de la Lune perfectionnées.

Au XVIII^e siècle. En 1744 Caridge étudiait le comportement des animaux en fonction du temps.

Au XIX^e siècle Senelier tira en 1810 des pronostics de l'observation de l'état du ciel, s'intéressa aux vents pour annoncer la pluie ou le beau temps mais n'apporta rien de plus probant que les proverbes traditionnels. Il en fut de même des Anglais. A cette époque, face aux croyances et pratiques empiriques, les scientifiques continuaient à chercher des preuves irréfutables du rôle éventuel de la lune sur des phénomènes vitaux. En 1832, Arago publie, dans l'annuaire du Bureau des longitudes, un excellent article relatif à l'influence de la lune sur la végétation. Rappelant l'effet reconnu de la lune sur les marées, il le discute à propos d'autres phénomènes et souligne l'intérêt qu'il y aurait à vérifier la validité des vieilles maximes agricoles préconisant quel est le meilleur moment pour semer ou couper le bois par

exemple. Laplace étudiant les effets de la lune sur le baromètre montre une différence sensible entre syzygies et quadratures¹. Les marées vont en croissant des quadratures aux syzygies et en décroissant des syzygies aux quadratures. Lorsque les deux marées, lunaire et solaire coïncident, la marée composée est plus grande. Lamarck lui aussi, avait tenté de rattacher les changements de temps aux déclinaisons de la lune. Le comte de Gasparin poursuit de son côté pendant trente - deux ans, de 1809 à 1841, des études scientifiques méthodiques basées sur d'innombrables relevés et choisit d'utiliser les méthodes de calcul des probabilités à propos du retour éventuel d'un événement climatique. Il publiait ses résultats en 1844, dans son cours d'agriculture en trois volumes, Il concluait très honnêtement « Quoi qu'il en soit, toutes les prescriptions ayant pour base l'influence des lunaisons sur les travaux indiqués, sont loin d'être dépourvues de vérité... Il n'est pas impossible de s'en servir et nous avons dû nous borner à présenter l'usage limité qu'on en peut faire...L'impulsion donnée il y a quarante ans par Monsieur De Humboldt est loin d'être arrêtée... La météorologie acquerra la certitude qui lui manque et les conjectures de la météorognoisie doivent s'appuyer sur des probabilités ». C'est le 27 Octobre 1887 que fut inauguré, quatrième en France après Paris Marseille et Toulouse, l'Observatoire de Nice, entièrement financé par le banquier Bischoffsheim sur un terrain de 35 hectares au sommet du Mont Gros. Les conditions atmosphériques particulièrement favorables de ce site l'avaient fait choisir par le Bureau des Longitudes. La grande coupole (22,40 m de diamètre) conçue par Charles Garnier pour abriter la grande lunette réalisée par Gustave Eiffel est un monument à double vocation scientifique et culturelle. L'observatoire de Nice s'étend maintenant sur trois sites et 450 hectares : Mont Gros à Nice, centre de Roquevignon au nord de Grasse et plateau de Calern au-dessus de Gréolières. C'est Calern qui se charge plus particulièrement de mesurer la distance terre-lune.

Cet observatoire est devenu un établissement public autonome associé au CNRS² et dépend de l'Université de Nice Sophia-Antipolis et du CERGA³.

Alexander Von Humboldt, explorateur et géographe prussien (1769-1859), publie peu avant sa mort l'une des premières synthèses sur les climats et la biogéographie de la planète : Essai d'une description physique du monde. En 1888, E. Simon, dans l'encyclopédie contemporaine illustrée, informe ses lecteurs des dernières nouveautés et rappelle que, depuis 1642, date de l'invention de Toricelli, les instruments destinés à la prévision du temps ont reçu de nombreux perfectionnements. Il est essentiel d'étudier les variations du baromètre avec l'observation des nuages. Il faut concilier les deux méthodes, et Monsieur Leuret crée dans ce but son baromètre à ciel mobile où la pression atmosphérique est indiquée en même temps que l'état du ciel correspondant à cette pression. Une peinture mobile représente les différents états du ciel. C'est le baromètre populaire par excellence. A la même époque apparaît le cadran solaire de poche réputé comme très fiable car basé sur la gnomonique. Avec l'horloge solaire fixe de Rimbaud, il font obtenir des médailles et diplômes d'honneur à leurs inventeurs. D'Aiglun explique en 1889, qu'on peut se servir d'un cadran solaire.... comme cadran lunaire⁴ : quand la lune est nouvelle, l'heure de la lune est la même que celle du soleil. Lors de la pleine lune, celle-ci se trouve à chaque instant au même point où s'est trouvé le soleil douze heures auparavant.

¹ Quand la lune est entre nous et le soleil, on ne la voit pas, on dit qu'elle est nouvelle. Quand elle est opposée au soleil nous voyons au contraire sa face éclairée tout entière : on dit qu'elle est pleine. Ce sont les Syzygies de la lune. Dans ses positions intermédiaires entre les syzygies elle montre le quart de la face éclairée dont la partie convexe est toujours tournée vers le soleil. Ce sont les quadratures.

² Centre National de la recherche Scientifique.

³ Centre de recherche en géodésie et en astronomie.

⁴ Un cadran solaire équatorial peut servir de cadran lunaire. Il suffit d'ajouter à l'heure indiquée par la lumière de notre satellite une correction égale à + 45 minutes X âge de la Lune. La raison de cette règle est évidente ; la Nouvelle Lune (âge : 0 jour) passe au méridien en même temps que le Soleil ; la Pleine Lune (âge 14 jour 7) passe douze heures plus tard. (Théo Weimer – voir bibliographie)

« Dans cette petite ville Italienne du Piémont occidental où le général Bonaparte a pu conclure un très important armistice qui lui ouvrit l'accès aux plaines de la Lombardie et de la Vénétie, on voit sur le beffroi un cadran lunaire tout à fait particulier et, pour le moment unique : c'est un cadran lunaire mécanique qui, depuis 1672⁵, montre aux paysans les différentes phases de la lune et avec elles, scande leurs semailles et leurs travaux à la cave. C'est une façon originale de suivre la vie des laboureurs de Cherasco au XVIIe siècle. Voilà donc le temps devenant facteur actif, décisif, et obligeant les hommes dans leur travail, voire dans leur vie : ce cadran lunaire ne se bornait pas seulement à indiquer le temps comme une horloge, comme une cloche qui bat les heures, mais, imposant déjà un terme, réglait sans merci la vie des hommes ». L'installation d'un cadran lunaire à Cherasco au XVIIe siècle s'insérait ainsi dans une nouvelle façon pour les paysans de maîtriser leur temps. Le matin alors que la lune n'était plus visible, ils se réunissaient sur la place au pied de la tour, pour leurs échanges et l'organisation de leurs activités. Même en plein jour, le cadran lunaire était là pour les aider. A cette époque, Cherasco n'avait pas d'importance particulière pour le marché des vins mais les paysans étaient particulièrement renommés pour leur production d'ail et d'oignons. La période à respecter pour semer ces produits étant reconnue comme directement liée à la lune, le cadran prenait pour eux toute son importance. Récemment restaurée, la Tour de la Ville montre en façade un précieux et rare cadran lunaire décoré d'un paysage boisé à partir duquel, suivant ses phases, la lune surgit, se déplace ou disparaît. Sur la façade sud, après les travaux de restauration est apparue une élégante méridienne baroque » nous dit l'archiviste Francesco Bonifacio.

En fait, si la preuve de corrélations entre divers paramètres météorologiques s'est progressivement affinée depuis le début de notre ère grâce aux progrès de la science et à l'apparition de nouveaux instruments de mesure et si elle permet de prévoir de mieux en mieux le temps, le rôle propre et l'individualité des cadrans lunaires ne paraissent pas évidents, ce qui pourrait expliquer leur quasi disparition. Une autre approche du cadran lunaire permettrait de le considérer comme un commensal complémentaire du cadran solaire dont il affine ou complète les données observées pendant la journée. L'action conjuguée des deux astres amplifie certains phénomènes (marées) comme l'avait signalé Lamarque dès le XIXe siècle et la lecture possible de leurs actions respectives ou conjuguées devient fondamentale pour connaître le déroulement des saisons. La création des cadrans solaires ou lunaires se justifie par une volonté de rendre aisément lisibles par tous, les systèmes remplissant la double fonction temporelle de décompte des heures et de prédiction des saisons, originellement accessibles aux seuls initiés.

Une dimension, spirituelle et religieuse fondamentale, doit également être évoquée. Dans la vallée des merveilles, au pied du mont Bégo, les longues et minutieuses recherches de l'équipe d'Henry de Lumley ont inventorié les différents types de signes gravés qui témoignent d'une civilisation commune du pourtour méditerranéen. Une interprétation de ces gravures a pu être proposée en particulier par deux chercheurs de l'Université de Nice Sophia Antipolis. Dès la fin du néolithique européen furent construits des monuments repérant le soleil levant solsticial, (cercle mégalitique de Stonehenge, GB). Au calcholitique et à la période du bronze ancien, 2 000 ans avant notre ère, les allées funéraires des dolmens des Alpes-Maritimes et du Var furent systématiquement orientées vers le soleil couchant. Les archéologues ont mis en évidence depuis une dizaine d'années, au pied du Mont Bégo, à partir de certaines roches gravées de la Vallée des Merveilles, des instruments de mesure du temps saisonnier. Certaines de ces figures gravées fonctionnent, en lumière solaire et/ ou lunaire, comme « marqueurs de dates essentielles ».

Pour Jérôme Magail, travaillant en zone IV de la Vallée, la dalle dite « de la danseuse » a été gravée pour repérer la date du 8 Septembre grâce à l'ombre portée de

⁵ Un historien de Cherasco écrit dans ses Annali « qu'en 1672 on a ajouté à cette horloge publique les sphères aux quatre côtés (de la tour) et ajouté le globe qui indique les phases de la lune avec sa sphère. ».

poignards de l'époque du bronze. Les éleveurs savaient alors qu'ils devaient redescendre de ces 2300 mètres d'altitude car le froid arrivant aurait mis en péril leurs troupeaux. (Les bergers, de nos jours, redescendent toujours le 10 Septembre). Une autre roche aux multiples gravures marque plusieurs dates d'une période allant du solstice d'été au 14 Septembre, c'est à dire toute la saison d'estivage à cette altitude. « Tous les huit ans la pleine lune coïncide avec le jour du solstice d'été. Ce soir-là, la lumière du soleil crée une ombre (du gnomon) qui indique les premiers poignards de gauche...à la fin de la nuit, les rayons de la pleine lune devraient indiquer ces mêmes poignards. A partir de cette première mesure, la pleine lune revient trois fois au cours de la saison. La dernière fois elle coïncide (comme par hasard) avec la dernière gravure qui correspond à la date du 14 Septembre ». L'hypothèse est que ces gravures indiquent des dates luni-solaires avec une observation du soleil en fin d'après-midi, mais aussi avec une probable observation de l'ombre lunaire du gnomon le matin avant le lever du soleil, au moment où la pleine lune décline vers l'ouest. Cette capacité de connaître la division du temps cyclique annuel était une nécessité, pour anticiper les événements météorologiques et pouvoir accomplir aux moments propices les diverses activités agraires mais aussi liturgiques et rendre grâce aux dieux.

Dans sa thèse de 1997 et ses travaux Chantal Jègues Wolkiewiez, va dans le même sens dans un autre secteur du Bègo, celui des Merveilles. Elle a étudié en particulier « le chef de Tribu , le Dieu aux bras en zigzag et la Rouelle », en utilisant l'astronomie et les méthodes les plus modernes de datation. Pour elle, « le dieu aux bras en zigzag montre le ciel tel qu'il était à un moment clef de calcul du temps » : il s'agit de l'éclipse annulaire de soleil du 10 Octobre 1718 avant JC. Cette éclipse a pu marquer, non seulement la fin d'occupation du site des Merveilles par les prêtres astronomes et graveurs, mais aussi la fin de la civilisation du taureau. Cette date remarquable fut reconnue aussi par les Hébreux chez qui le lendemain était le jour 1 de Nissan. La précession des équinoxes a ensuite entraîné le point vernal dans la constellation du Bélier. Cela indiquait à toutes les civilisations adoratrices du Taureau qu'elles devaient abandonner ce Dieu et le remplacer par celui du Bélier. Dans la vallée des Merveilles la roche gravée de l'homme aux bras en zig-zag est la gravure souvenir de cet événement astronomique unique qui n'a plus jamais eu lieu sur le site lors d'une date équinoxiale au lever du soleil à l'est. Les milliers de corniformes gravés qui sont la représentation classique de l'astre lunaire permettent de retrouver ses phases et ses différentes positions lors des levers, culminations et couchers solsticiaux et équinoxiaux. La lune est parfois représentée pleine à l'intérieur ou proche d'une gravure copiant la silhouette d'une constellation zodiacale. Le poignard symbolise le découpage du temps et de l'espace. Dans cet observatoire néolithique où l'observation peut se faire dans toutes les directions du ciel, les roches ont pu être utilisées comme « outils d'observation de la terre et du ciel ». La stèle du chef de tribu marque la fin de l'ère du taureau au cours de laquelle le temps annuel dans cette région semble avoir été partagé en huit périodes dont la première aurait débuté à l'équinoxe d'automne. La Roche dite du 6 Août marque la mi-temps entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne. La Roche de l'autel alignée avec la polaire, la stèle du chef de tribu, la rouelle et la cime des lacs, indique le méridien du lieu. Elle peut être considérée comme le centre sacré du temple des Merveilles. Une ouverture à l'intérieur d'une grotte, véritable lunette d'observation, permet d'y piéger le soleil et la pleine lune des équinoxes d'automne au moment de leur lever sur le site. La pleine lune qui précède l'équinoxe d'automne est en opposition solaire et suit précisément dans le ciel la même route que le Soleil. Se levant au même endroit de l'horizon que le soleil, elle se couchera exactement au même endroit que lui. La lune se lève derrière le Bègo en illuminant la grotte située sous la Roche de l'Autel, arrive sur la pointe du pic des Merveilles puis va se coucher dans la baisse des Conques. Le lendemain matin c'est le soleil qui prend le relais en suivant exactement le même parcours. La Rouelle, placée sous la culmination de la lune solsticielle est une véritable carte du ciel. A ce moment, les rayons lunaires pénètrent dans le gias du bloc erratique de la Roche de l'Autel. La roche de la rouelle reproduit d'une façon très claire les constellations visibles à cette époque, le 8 Juillet 1719 avant Jésus-Christ, lors de la nuit la plus courte de l'année. Ainsi

l'ensemble des gravures du Mont Bego pourrait être un véritable temple religieux d'architecture du ciel, structuré en fonction de la course des astres et des corps célestes. La cosmographie permet de les dater avec précision. « Cet ensemble représente une mémoire, sorte de table de la loi gravée et conservée pour les temps à venir en un lieu protégé, donc inaccessible pour la plupart des hommes. C'est la conjonction soleil -lune qui permet de caler le temps avec précision dont il fallait conserver la trace pour les générations à venir. A la Roche de l'Autel se concrétise le mythe rencontré dans la plupart des civilisations du bassin méditerranéen : l'alliance de la lumière du soleil et de la lune au sein de la Terre-Mère à l'abri des regards profanes. L'Europe scientifique du XXe siècle, celle qui fête la Pâque au Printemps, aurait commencé à vivre au cœur des Merveilles, il y a quarante siècles car les prêtres astronomes du Bego, grâce à leurs observations scientifiques et minutieuses ont réussi à maîtriser la connaissance du temps ».

En ce XXIe siècle où l'homme a pu espérer que les progrès de la science lui apporteraient la clé de la connaissance, donc du bonheur, la persistance et la préservation de cadrans lunaires dont l'utilité immédiate est loin d'être évidente, peut rester un symbole de l'importance du sens à donner au temps dont témoignaient déjà les prêtres astrologues gravant dans la pierre du Mont Bego la carte éternelle du ciel. Même si l'on retient cette seule dimension, ils représentent donc un élément fondamental de la prise de conscience de l'homme devant son destin, de sa volonté de « savoir » et de mettre à la disposition d'un nombre de plus en plus grand d'humains « non initiés » les connaissances découvertes dès la plus haute antiquité. Comme en témoigne l'épisode de la Tour de Babel il reste cependant toujours aussi difficile de se faire comprendre par tous. Et la sagesse africaine rappelle « L'homme blanc a la montre, mais il n'a jamais le temps ». Nous ne devons pas l'oublier car même l'extravagante précision qu'apporte à Besançon l'horloge atomique ne saurait dire à l'homme quel sens il doit donner au temps, à son temps, celui où il vit. Là perdure, quasi intact le problème initial que les hommes du Bégó avaient déjà su poser.

Bibliographie :

- 1- Costagna Bruno, (immagini), didascalio di Russo Flavio, *Madrigale per la bella Cherasco*, Nuova editrice italiana 1997 p 11,12, 24 , 31, 37, 51, 95, 96, 97,105.
- 2- D'Aiglun M. ,*Cadran lunaire*, La Nature (Revue), 1889, premier semestre, p 339.
- 3- Gasparin (Comte Paul de), *Cours d'agriculture en trois volumes*, Tome 2, 3e partie, *Météorognosie*, , Paris, Imprimerie E. Duverger Rue de Verneuil n° 4, 1844, *Intérêt de pouvoir prévoir les faits futurs*, p 363 à 439.
- 4- Halle Francis, *L'arbre et la Lune*, Bulletin des Amis des jardins méditerranéens, du 2 novembre 2003.
- 5- Jegues Wolkiewiez Chantal , « *Des gravures de la Vallée des merveilles au ciel du mont Bego, Approche ethno astronomique d'un temple luni-solaire du néolithique* » Thèse de Doctorat, Faculté de Lettres et Sciences Humaines, Université de Nice Sophia-Antipolis, Avril 1997. site internet www.archeociel.com
- 6- Lettré Bertrand, Marin Maurice, Véran Georges, *Cadrans solaires des Alpes-Maritimes*, 2003.
- 7- Magail Jérôme, *Le calendrier des hommes du Mont Bego*, Thèse d'Université, 2001.
- 8- Magasin Pittoresque, T II, 1834, p 151, 226, 306, 338, 362, 394, 201, 844 aux bureaux d'abonnement et de vente 30 Rue jacob à Paris....
- 9- Panero Francesco (a cura di), Cherasco *Origine e sviluppo di una villanova*, Societa per li studi storici della Provincia di Cuneo, Cuneo 1994, p112 et notes 31 et 22, p 125.
- 10- Plures, (Alessandria Luigi, Bonifacio-Gianzana Francesco,
- 11- Poitevin M.P., *Nouveau dictionnaire universel de la langue française*, Reinwald librairie éditeur, 15 Rue des Saints-Pères, Paris 1856. T 1 p 375, T 2 p 202.
- 12- Richelmy Tino , *Proverbi piemontesi*, Giunti gruppo editoriale, Firenze, gennaio 1996.
- 13- Schwarzingger Karl (de Sistrans, Autriche), *Les cadrans solaires spéciaux et leurs fonctions*, Le Gnomoniste, vol 10, n° 3 août 2003, p 18 à 20.
- 14- Simon E., *Le baromètre à ciel mobile*, Encyclopédie contemporaine illustrée, Revue hebdomadaire universelle des Sciences, Arts et de l'Industrie, 13 Rue du vieux colombier, Paris, 2e année, n° 42, 16 septembre 1888, p 172.
- 15- Zürcher Ernst, Cantiani M.G., Sorbetti-Guerri F., Michel Denis, *Le diamètre des troncs d'arbre fluctue avec les marées*, Nature n° 392, 1998, 665, 666.

Le temps et les symboles funéraires

Le cimetière monumental est une œuvre du XIXe siècle et du début du XXe siècle. A Nice les cimetières du Château, de Cimiez et de Saint Barthélemy illustrent particulièrement cette période. La première génération de monuments est très simple et les grands tombeaux portent peu ou pas d'ornementation. Le sablier ailé ou les flambeaux renversés apparaissent les premiers, seuls puis en association avec d'autres symboles, avant de laisser la place à un autre langage lorsque s'avance le XXe siècle.

« Passants priez pour elle ! Car nous passerons tous »

Cette invocation relevée sur l'une des stèles du cimetière de Cimiez rappelle au visiteur, s'il en était besoin, la brièveté de toute vie humaine : le temps lui est mesuré...l'image du sablier ailé ou celle des quatre âges ? de l'Homme⁶ associée à l'écoulement inexorable du temps en porte le message.

Sur les pierres des tombeaux, forgée dans les portes qui les scellent, l'image de la faux destructrice, celle de la lampe fumante ou du flambeau éteint, la colonne brisée ou l'image de la fleur cassée sur sa tige évoque ce moment où le temps s'arrête, la vie humaine a pris fin.

Ailleurs, la symbolique funéraire suggère un autre temps. Avec le personnage du Vieillard Temps, reproduit à Cimiez en acrotères, on peut voir simplement celui qui indique la fuite des mois, des années mais, revêtant une signification plus profonde, il peut être celui qui assume le rôle soit d'un destructeur, soit d'une puissance universelle qui tout au long d'un cycle de procréation et de destruction suscite une continuité cosmique⁷. De même en est-il de l'ouroboros, ce serpent qui se mord la queue : s'autofécondant en permanence, il crée le temps comme la vie, en lui-même. La lune est aussi le symbole de ce passage de la vie à la mort et de la mort à la vie : par ses phases successives et régulières elle est mesure du temps mais un temps qui se recrée chaque mois lunaire. Pendant trois nuits la lune est comme morte, elle a disparu...mais elle reparait -premier quart de lune, celui qui est reproduit sur les monuments funéraires- et grandit en éclat. Le fruit du pavot tout comme la pomme de pin en représentant la force du sommeil et d'oubli qui s'empare des hommes après la mort et avant la renaissance, ne disent pas autre chose.

Telle l'invocation présentée, les épitaphes des chrétiens⁸ proposent la perspective d'un temps qui ne s'achève pas avec la fin de la vie terrestre : une vie au « ciel » près de Dieu est espérée, affirmée pour l'éternité. « Désirant se réunir tous au ciel. 1861 » « est allée rejoindre dans l'éternité.1955 » L'invitation à prier pour les défunts porte en filigrane, à la fois, l'idée qu'il existe une période intermédiaire avant l'accès à cette autre dimension et que la prière des vivants peut faciliter ce passage⁹. Ce temps a aussi un autre objet : placés dans la tombe, dormant ou se reposant, les chrétiens sont en attente de réveil et ce réveil sera la Résurrection « ...dans ce dernier rendez-vous de famille/.../attend avec les siens le réveil glorieux des justes. 1860 ».

Les portraits, hommage et support de la mémoire ; le choix de la pierre, matériau architectural par excellence, symbole de solidité et d'éternité...ne sont-ils pas là aussi pour évoquer le Temps ?

Jacqueline Cuvier

⁷ Panofsky Erwin, *Essais d'iconologie*, Éditions Gallimard, Paris, 1969.

⁸ D'après une étude exhaustive des épitaphes relevées à Cimiez 1998-2000.

⁹ Ce lieu ou ce moment intermédiaire doit correspondre au purgatoire bien que ce mot ne soit jamais écrit sur les tombes.

La saisonnalité dans le tourisme

Le mot saison vient du latin « satio », l'action de semer. L'étymologie relie donc le temps à l'action, à la matérialité et à la nature. On parle de la saison des pluies comme de la saison des cerises ou de la saison des semailles. Quand il fait beau assez tôt dans l'année, on dit que la saison est avancée et que les vendanges auront lieu de bonne heure. Les saisons sont un phénomène naturel, astronomique et météorologique dû au mouvement de la terre autour du soleil.

Ce sont les hommes qui ont divisé, en saisons, en fonction des températures moyennes, le temps linéaire qu'est l'année. Nos ancêtres, gens du Sud, ne connaissaient que trois saisons : le printemps, l'été et l'hiver. Les gens du Nord n'en connaissaient que deux seulement : l'hiver et l'été. Le poète latin Varron (116-27 avant J.C.) signale même un système à huit saisons, mais ce sont nos ancêtres directs les grecs qui ont introduit l'automne et le système à quatre saisons que nous utilisons encore aujourd'hui et qui fut adopté définitivement par les romains puis les gaulois. On voit donc que si les conditions météorologiques varient au cours de l'année, la division saisonnière est purement arbitraire et ne reflète guère que les habitudes et les façons de vivre des sociétés.

Mais ces façons de vivre sont elles-mêmes dictées par la nature : il y a la saison de la chasse, la saison des amours, temps pendant lequel les animaux s'accouplent et même en Angleterre, au moment où le temps est en principe assez beau pour être dehors, la saison de Londres pendant laquelle on assiste aux courses de chevaux, on suit les matchs de polo et où l'on va de « garden-parties » en réceptions. Ainsi le cercle est bouclé, la division du temps en saisons est arbitraire, mais la nature commande l'activité humaine et celle-ci se déroule selon les saisons.

Il est donc inévitable que l'industrie touristique subisse mais aussi s'empare du phénomène saisonnier. Cette accapuration est très ancienne, mais elle a été instrumentalisée plus récemment. Ancienne, car dans l'antiquité on ne voyageait, surtout par mer, qu'à la belle saison, bien qu'Hannibal ait fait passer les Alpes à ses éléphants dans la neige. Toutefois, en général, les voyages à pieds ou à cheval étaient longs et pénibles et les pèlerins qui partaient vers les lieux saints devaient braver les saisons. Au tout début du XIXe siècle encore, Chateaubriand mit de nombreux mois pour atteindre Jérusalem et en revenir. L'insécurité des routes l'obligea à faire de longs détours et la mauvaise saison l'empêcha de naviguer comme il le voulait. En 1831 Alexis de Tocqueville mit plus d'un mois pour aller, au printemps, en bateau, du Havre à New York et dû rester neuf mois en Amérique pour faire un tour qui prendrait aujourd'hui deux semaines. Malgré la longueur des déplacements, il y avait donc, à cette époque aussi une certaine saisonnalité dans les voyages.

En réalité, il semble que le tourisme ait pris un caractère véritablement saisonnier vers le milieu du XVIIIe siècle avec la naissance et le développement des villes d'eaux. Les curistes arrivaient avec les beaux jours et c'était pendant l'été que le saison battait plein. À Vichy, Vittel ou la Bourboule il y avait parfois une belle arrière-saison, mais dès les premiers froids ou les premières pluies, on était hors saison. Ce phénomène saisonnier était accentué dans ces villes d'eaux par la clientèle coloniale qui fuyait les grosses chaleurs d'Afrique, du Moyen-Orient ou des Indes et trouvait dans les diverses stations, une façon agréable de se distraire et éventuellement soigner son foie, ses reins ou ses poumons.

On voit encore aujourd'hui dans ces villes les restes des splendeurs passées : superbes édifices, palaces qui rivalisaient avec ceux des capitales, théâtres, casinos, commerces de luxe, promenade, clubs de sports, golf, tennis, piscines, champs de courses, salon de thé,

restaurants, cabaret, etc. On a peine à imaginer ce qu'a dû être la vie mondaine, pendant l'été dans ces stations. Les coloniaux bien sûr mais aussi la bourgeoisie y avaient l'occasion de côtoyer l'aristocratie internationale qui venait aussi profiter des aménagements exceptionnels que l'on y trouvait. Ces mondes différents fréquentaient les mêmes établissements, ce qui n'était pas le cas ailleurs, buvaient les mêmes eaux et finalement s'acceptaient mutuellement. Beaucoup de vocations hôtelières sont nées à cette époque, dans des régions comme l'Auvergne, où les seuls débouchés étaient l'agriculture ou l'émigration. Plusieurs grandes familles hôtelières françaises sont issues de cette paysannerie entreprenante qui a su s'adapter au bouleversement social qu'a constitué la naissance du tourisme.

La côte d'Azur, à sa naissance, connut un phénomène saisonnier identique mais à l'inverse. Les Anglais, les Européens du Nord et les Russes fuyaient l'hiver, le froid et le mauvais temps de leurs pays respectifs et venaient s'installer sur nos rivages. Il ne faut pas oublier que grâce au réseau routier hérité de Louis XIV et dès 1864 avec le train, le Sud de la France était à cette époque, un des seuls endroits, où le climat était doux l'hiver et que l'on pouvait atteindre facilement. Comme dans les villes d'eaux, les villes et les villages de la Côte d'Azur s'équipèrent pour recevoir ces touristes. Des villas furent d'abord mises en location et bientôt palaces, casinos, et tout ce qui va avec fut construit. Les agglomérations grossissaient à vue d'œil, il n'est que de se souvenir que Cannes, en 1837, lorsque Lord Brougham la découvrit, n'était qu'un minuscule port de pêche qui n'avait que cinq rues.

Ainsi en quelques années, le rythme des saisons se mit à ordonner la vie du monde du tourisme. Si les clients étaient en principe différents : coloniaux, bourgeois des villes et « malades » dans les villes d'eaux, Anglais, Européen du Nord et Russes sur la côte d'Azur, les opérateurs, eux, étaient souvent les mêmes. De nombreux hôteliers possédaient plusieurs hôtels dans les stations thermales et dans le midi, de nombreux commerçants avaient aussi plusieurs boutiques et les exploitants de casinos étaient aussi les mêmes d'un endroit à l'autre.

La gestion de ces hôtels et de ces commerces entraînait de véritables migrations saisonnières. Les hôtels de la côte d'Azur fermaient, en général, au mois d'avril et les directeurs partaient avec toutes leurs brigades : cuisiniers, maître d'hôtel, valets et femmes de chambres, concierges, chasseurs, nettoyeurs, plongeurs et chauffeurs, ouvrir pour l'été un hôtel équivalait dans une ville d'eaux. Ces migrations faisaient que les employés avaient un mode de vie particulier. Souvent, ils travaillent en couple : valet, femme de chambre, cuisinière et lingère, etc... Tout ce personnel était nourri et logé sur place, n'avait pas de jour de repos (on se reposait à l'intersaison) et ne touchait son salaire, pour ceux qui n'étaient pas « au pourboire » qu'en fin de saison. Il en était de même pour de nombreuses autres professions. Des bijoutiers, des modistes et des tailleurs allaient aussi faire la saison dans une station ou une autre et même des médecins se déplaçaient aussi avec leurs patients.

La vie avait ainsi son balancement : l'été dans les villes d'eaux, l'hiver au soleil du midi. Aristocrates, oisifs, bourgeois, coloniaux et tout un monde ou demi-monde qui gravitait autour se croisaient ou se rencontraient au gré des saisons. Ces populations voyageuses vivaient en marge des populations laborieuses pour qui les saisons restaient celles des semailles, des vendanges ou des labours. Touristiquement il n'y avait que deux saisons : l'hiver et l'été, séparé par des intersaisons que l'on remplissait en allant dans des capitales où l'on était moins sensible au temps.

C'était tout de même, ne l'oublions pas, le climat qui réglait ces migrations. À une époque où le chauffage était difficile et où la climatisation n'existait pas, on se déplaçait pour vivre dans une température agréable, alors qu'aujourd'hui il suffit d'inverser les commandes d'un appareil.

Ce fut cette saisonnalité touristique qui prévalut jusqu'à la guerre de 1914. Ensuite, le charme fut rompu. L'Europe était ruinée et en partie dévastée, la révolution russe emporta l'aristocratie et les esprits et même les fortunes traversèrent l'atlantique. La façon de vivre et les habitudes se modifièrent et la clientèle changea. Les grands hôtels fermèrent et se vendirent par appartements, les villes d'eaux végétaient. Certes, il existait encore des saisons mais moins brillantes. Ceux qui avaient survécu au cataclysme tentaient de vivre comme

avant, mais ils étaient emportés par l'évolution. La bourgeoisie triomphante imposait le rythme des affaires et les mondanités n'étaient plus la vie, mais de simples distractions. Les Russes ruinés enterraient leur malheur en exerçant toutes sortes de métiers et contemplaient d'un œil méprisant les riches Américains qui découvraient l'Europe.

Sous l'impulsion de Frank Scott Fitzgerald et de sa femme Zelda, les hôteliers de la Côte d'Azur se réunirent en congrès en 1931 et décidèrent d'ouvrir l'été. Une nouvelle saison était lancée. Elle fut, non pas renforcée, car on n'avait pas affaire au même monde, mais confirmée par la loi sur les « congés payés » de 1936. Ainsi sur la Côte d'Azur, co-existaient deux saisons, une d'hiver que tout le monde essayait de maintenir en organisant des manifestations, des bals et des courses de chevaux et une d'été, saison dévalorisée. Les saisons ne fermaient plus complètement et restaient entr'ouverts avec un personnel réduit dont un grande partie continuait à aller encore travailler dans les villes d'eaux.

Les touristes d'été, quelle que fut leur provenance ou leur classe sociale, étaient dédaigneusement traités de « congés payés ». Pourtant les villes s'organisaient, les plages s'équipaient, des restaurants naissaient au bord de l'eau et des activités : ski nautique, voile, tennis, etc. s'imposaient. La mode s'en mêla, il était de bon ton d'être bronzé alors que jusque-là on avait fui les rayons de soleil, les robes de plage et les maillots de bain étaient dessinés par les grands couturiers. Peu à peu l'été au bord de l'eau gagnait ses lettres de noblesse. Les stations de l'Atlantique, comme celles du Pays Basque, qui n'avaient vécu que l'hiver, furent aussi entraînées par le mouvement, alors que les plages de la Baule et de la Manche, Deauville, Trouville et le Touquet se remplissaient. Il y avait désormais une vraie saison d'été sur les côtes de France.

De cette époque datent aussi les premiers balbutiements des saisons d'hiver à la montagne pour les découvreurs du ski et d'été dans l'arrière-pays niçois, pour ceux qui n'allaient pas dans les villes d'eaux et qui voulaient fuir les miasmes et les « barbares ».

Les choses restèrent en l'état et ce faux équilibre se maintint jusqu'à la guerre de 1939-1945. La reprise, on s'en doute, fut pénible, mais peu à peu une certaine vie touristique s'imposa. Toutefois les conditions de vie n'étaient plus les mêmes et on voyait poindre les phénomènes qui allaient bouleverser l'ancien rythme saisonnier pour en créer un autre, ou plutôt des autres. Les plus notables de ces changements furent le développement des moyens de transports l'abaissement de leur coût et la vulgarisation de la voiture automobile. En même temps naissait une industrie du tourisme avec agents de voyages, tour-opérateurs, réseaux de réservations, chaînes hôtelières, club de vacances, etc. qui tous proposaient des séjours et des voyages dans le monde entier à un public qui, dans les pays développés, voyait son pouvoir d'achat croître rapidement. Les progrès de la médecine et de l'industrie pharmaceutique sonnèrent le glas des stations thermales et climatiques (un hôtelier de Hauteville, en région Rhône-Alpes, qui ne vivait qu'avec les sanatoria, dans un accès de colère traita d'assassins les inventeurs du Rimifon qui sauva des milliers de tuberculeux mais qui ruina son industrie).

La mise en place d'un nouvel art de vivre engendra de nouveaux types de distractions et des comportements différents. On vit naître ou se développer de nouvelles motivations de voyages, de nouvelles destinations et de nouvelles formes de tourisme : voyage en groupe, tourisme sportif, tourisme culturel, tourisme d'affaires, etc. Le temps du loisir était mort, celui de la frénésie était né.

Les rigueurs de la gestion et de l'économie voulaient que, quand on le pouvait, on restât ouvert toute l'année. Il fallut donc trouver de nouvelles clientèles. On a vu se développer ainsi un tourisme de manifestations et, on a assisté à des mutations spectaculaires : des stations thermales se transformaient en centre de remise en forme, d'autres en ville de congrès. Les sports d'hiver devenaient à la mode et faisaient naître de nouvelles stations de montagne dont la construction a été un des phénomènes majeurs du tourisme dans les années 50-60 qui a été possible grâce à l'enrichissement des classes moyennes et à la vogue des résidences secondaires. Le développement du système de co-propriété a permis et a aussi suscité la création ex-nihilo de nombreuses stations de ski qui a été accompagnée par la publicité des équipementiers. La vente de tous ces appartements a entraîné pour les

promoteurs l'obligation d'organiser des saisons d'été à la montagne, pour les nouveaux propriétaires. La saisonnalité n'avait pas disparu, mais elle évoluait à un rythme effréné. L'apparition de nouveaux marchés, comme celui des retraités, gens aisés qui vont de partout, la multiplication des destinations et la diminution des coûts du transport, que nous avons déjà mentionnée, a incité le monde du tourisme à proposer de nouveaux produits et a ainsi créé un nouveau type de saison d'hiver.

Un phénomène inattendu a, de plus, émergé en France ces dernières décennies. C'est ce que l'on pourrait appeler « l'infantilisation » des classes laborieuses. En effet c'est maintenant les vacances scolaires qui rythment les départs en vacances d'une grande partie de la population. Ainsi les remplissages du mois de septembre se sont effondrés car c'est maintenant le mois de la rentrée scolaire, en revanche on a vu s'organiser des séjours pour les vacances de novembre au printemps. Les parents n'ayant plus de personnel pour garder les enfants sont obligés de partir avec eux. Personnellement, j'ai vu, dans un grand hôtel de Nice, en moins de quarante ans plusieurs modifications majeures dans le rythme des saisons. À la fin des années 60, il y avait un reste de la saison d'hiver traditionnelle, le meilleur remplissage était au mois de février et le moment le plus creux en octobre et novembre. Vers le milieu des années 70 c'est le tourisme d'été qui faisait le plein, Août était complet, février à 50% de remplissage. Dans les années 80, avec les constructions des palais des congrès et le développement du tourisme d'affaires et de réunions, les mois de pointe étaient avril, mai, juin et septembre et octobre. Ce tourisme d'affaires a pris et continue de prendre de plus en plus d'importance et se mêle au tourisme de loisir (à la suite d'une réunion on reste quelque jours de plus et on visite en famille). Enfin, depuis les années 90 la saison se construit différemment chaque année en fonction des manifestations annoncées, mais aussi de la finance internationale, de la politique et de la mode.

Il faut enfin signaler le succès récent des courts séjours pour lesquels toutes les occasions sont bonnes, quelle que soit la saison, et la vulgarisation du tourisme de croisière qui lui non plus n'a pas de saison car se sont les bateaux qui se déplacent avec le climat. Ce nouveau type de vie a fait disparaître de nombreuses habitudes anciennes. Le personnel hôtelier n'est plus ni nourri ni logé dans les hôtels et est devenu sédentaire. Les commerçants ne se déplacent plus de stations en stations, mais s'établissent en un lieu défini et puis on trouve de partout les mêmes choses et les mêmes marques.

Pourtant, une certaine saisonnalité touristique subsiste. Comme le commerce, elle s'est mondialisée et elle est le fait de ce que l'on appelle la « Jet society » qui est la forme moderne et bourgeoise de l'aristocratie des XVIIIe et XIXe siècles. Elle va dans ses avions privés du festival de Cannes aux tournois de backgammons de Gstaad, en passant par les « parties » à New York, les mois d'hiver en Floride et les croisières en Méditerranée. Tout ça, et plus encore, connu des seuls initiés, ce qui permet à ce monde inconnu du monde de se retrouver à dates fixes dans les endroits à la mode.

Ainsi le tourisme est en plein paradoxe. L'activité qui s'étend sur toute l'année a gommé les saisons, mais les hommes, selon leur type de vie, leurs activités et leurs moyens font du tourisme en fonction d'une saisonnalité qui leur est propre. Finalement, c'est encore la nature qui a raison car c'est elle qui commande aux hommes et non pas le contraire.

Pierre Gouirand

Réflexions sur le temps. Temps libre et temps libéré

Le temps est l'image mobile de l'éternité immobile (Platon)

Fallait-il s'embarquer dans des réflexions sur le temps ? Après avoir communiqué une première rédaction, je lis dans un ouvrage du professeur E. Klein, physicien au Commissariat à l'énergie atomique et spécialiste du temps ces paroles : « Le temps est une chose introuvable dont l'existence ne fait aucun doute. Une chose dont tout le monde parle mais que personne n'a jamais vue. Nous voyons, entendons, touchons, goûtons dans le temps mais non le temps lui-même. Chronos est un planqué, un caméléon qu'il faut débusquer sous nos habitudes langages et de perceptions (in Les tactiques de Chronos, Flammarion, collection Champs 2004 évoquées dans un article du Monde en date du 9 novembre 2004. E Klein traque les ruses de Chronos : « Il faut le distinguer de ses effets les plus sensibles : la durée, la mémoire, le mouvement, le devenir, la vitesse, la répétition... parce que les horloges ne mesurent pas forcément du temps. Parce que le temps est toujours là alors qu'on dit qu'il s'écoule... parce qu'il existe indépendamment de ce qui survient se transforme, vieillit et meurt... » L'horloger est chargé de fournir des montres qui mesurent le temps. Savent-ils ce qu'est temps ? Une montre est un objet familier dont les aiguilles symbolisent le temps tous comme le cadran des montres numériques : dans la pratique, une montre donne l'heure, mais ne montre rien du temps. Et lorsqu'elle s'arrête (piles épuisées), les aiguilles ne bougent, plus l'écran reste noir mais cela n'empêche pas le temps de s'écouler ! L'arrêt du mouvement n'est pas l'arrêt du temps. Le temps loge hors de l'horloge [ou de la montre]. Le chronomètre mesure une durée mais ne mesure pas du temps.

Le philosophe est-il plus savant ? Longtemps, le temps a été comparé à un fleuve mais l'image ne coule pas vraiment de source dit le Pr Klein en cherchant où est la source, l'embouchure, le lit et la vitesse d'écoulement.

Et les physiciens modernes ? Sont-ils capables de répondre aux questions suivantes : « le temps a-t-il précédé l'Univers ? Comment s'est-il mis en route ? Pourrait-il inverser son cours ? L'interrompre puis le reprendre ? Existe-il plusieurs temps en même temps ? » Les réponses sont à la limite de la physique quantique et de la métaphysique. Faut-il badiner avec le temps ? « Le temps qui est à la fois ce qui fait durer les choses et ce qui fait que rien ne demeure définitivement. Et si la mort était la vraie identité du temps « mur temporel et inévitable ». Tentons cependant en regardant les aiguilles d'une montre qui ne s'arrête pas de parler quand même du temps.

L'homme s'inscrit dans un espace et dans un temps donnés : dans un espace géographique qu'il s'approprie pour en faire un territoire. Il l'aménage en s'efforçant l'environnement ainsi que le cadre de vie pour l'homme d'aujourd'hui et les générations futures et sans trop déménager les hommes qui y sont déjà. Conformément à la conférence de Rio de Janeiro de 1992, il doit s'intégrer dans une logique de développement durable-ou de développement soutenable- en conciliant le développement économique et l'environnement. Mais il s'inscrit aussi dans le temps, dans une catena d'hommes et de sociétés qui se sont succédé et ont imprimé leurs marques sur l'espace, sur les paysages : faut-il prendre en compte l'héritage des anciens. Aujourd'hui, l'homme s'insère dans un espace temps donné caractérisé par le développement des moyens communication, la diffusion rapide des données grâce aux progrès des télécommunications. Le temps s'est ainsi rétréci ou allongé : rétréci lorsque entre deux villes données, Paris et Nice par exemple existe un véritable métro aérien avec de nombreuses navettes aériennes quotidiennes, ou allongé lorsque le village éloigné des grands axes de circulations n'est plus (ou mal) desservi par les services d'autocars en raison de la désertification rurale et, par voie de conséquence, de la non-rentabilité de la ligne. Pour appréhender ces phénomènes, il est intéressant de réaliser des cartes transformationnelles où la distance kilométrique est remplacée par la distance kilométrique est remplacée par la

distance-temps ; on montre ainsi, de manière visuelle forte, comment tel secteur proposé pour un aménagement nouveau est proche des grandes villes et centres décisionnels grâce à un aéroport national ou international doté éventuellement d'un hub, ou inversement, comment telle zone géographique fortement enclavée est difficile à atteindre par les moyens de transports en commun par exemple ; raison de plus pour en améliorer les axes.

L'homme s'affranchit aujourd'hui, de plus en plus de l'espace en construisant (maisons d'habitation emprises industrielles ou commerciales) dans des secteurs difficiles, à risques (fortes pentes, plaines alluviales, etc...) grâce à la mise en œuvre des techniques modernes de soutènement tout en prenant les précautions d'usage pour pallier tout risque d'inondation ou encore, en pratiquant une agriculture performante là où elle était peu rentable voire inexistante (par apport d'eau, d'engrais, etc...). Cet affranchissement implique néanmoins de conserver une dose de bon sens notable, de savoir raison garder et d'appliquer le principe de précaution, de prévention. Et la relation au temps ? Celle-ci est plus ou moins bien identifiée et vécue... Les météorologues savent identifier les types de temps et les temps de l'homme, quels sont-ils ? Une recherche qui ne doit pas oublier que la flèche du temps est marquée par l'irréversibilité et que, même dans le cas de phénomène cycliques, il n'y a jamais retour à l'identique.

Le temps dominant peut-être de longueur variable et concerne aussi bien des phénomènes physiques qu'humains :

Le temps des phénomènes naturels. En géodynamique interne, c'est le temps de retour des séismes ou des éruptions volcaniques, phénomènes qui, bien que localisés spatialement, ne se comprennent qu'à petite échelle (celle des plaques tectoniques). En géodynamique externe, c'est le temps de retour des inondations, des glissements de terrains, des éboulements, des écroulements, des tempêtes. Tous ces phénomènes se déroulent à moyenne ou à grande échelles et nécessitent pour être compris de prendre en compte des processus météorologiques qui se déroulent à petite échelle, celle des masses d'air. Les conséquences de ces événements paroxysmaux sont souvent amplifiées par l'action de l'homme qui a défriché, déboisé inconsidérément ou a construit dans des zones sensibles. À noter que les effets catastrophiques sont parfois décalés dans l'espace et le temps : de forts abats d'eau sur l'arrière-pays niçois gonflent le débit des cours d'eau qui, en aval vont provoquer des inondations un peu plus tard à l'embouchure du Paillon ou du Var.

La recherche sur les risques naturels concerne la période, la date où tel phénomène catastrophique peut se produire. Après le où, le quand avant le comment faire pour limiter les dégâts ? Le phénomène a-t-il une durée de retour annuelle, décennale, centennale, millénaire ? Beaucoup de difficultés rencontrées dans la prévention, voire la prévision, des risques tient à la variété des pas de temps de récurrence qui n'ont que peu de points communs avec les pas de temps des hommes politiques.

Les préoccupations environnementales de nos contemporains vont croissant et sont sous-tendues par la prise de conscience des limites de la planète (que les cosmonautes et les spatonautes ont pu visualiser d'un seul coup d'œil de leur capsule), des problèmes de pollution et des catastrophes qui frappent l'imagination à des degrés divers : peu de gens s'émeuvent de la disparition d'une petite espèce végétale ou animale ; l'émotion croît si la plante est jolie ou si l'animal est sympathique. Combien de personnes s'émeuvent du trou de la couche d'ozone visible sur l'écran d'ordinateur des spécialistes ? Par contre, beaucoup s'émeuvent en cas d'inondations catastrophiques et un besoin de sécurisation se fait de plus en plus prégnant, qu'il s'agisse des risques naturels technologiques ou humains. Les inondations spectaculaires de ces dernières années en Chine, au Bangladesh ne laissent pas les gens insensibles tout comme les inondations de Nîmes ou Vaison-la-Romaine car le nombre des victimes fut grand, sans parler des dégâts matériels et du coût de la remise en état des lieux. Les responsables sont interpellés quand ils ne sont pas rendus responsables et l'on entend : « il aurait fallu que », « il n'y avait qu'à faire ceci ou cela » mais la mémoire est courte est bien souvent infidèle. Toute catastrophe exige un coupable responsable du désordre

(ou de l'ordre selon que l'on se place avant ou après la catastrophe) ; s'il n'est pas question de voir une punition divine dans une secousse sismique, demeure la nécessité de trouver un bouc émissaire et celui-ci est souvent l'administration. Par ailleurs, il est plus facile d'invoquer des changements climatiques mondiaux pour minimiser l'impact de l'homme responsable avec ses troupeaux du surpâturage dans le Sahel. Chaque événement demande une prise en compte sociale du risque après déclaration de catastrophe naturelle. Il faut aussi savoir tirer leçon des catastrophes pour mieux aménager le territoire sans le déménager (M. Le Lannou). Il faut aussi savoir de ne pas oublier que l'hiver est une période froide, que la neige peut bloquer l'autoroute, que des orages torrentiels peuvent tomber en automne et que, par conséquent, il est prudent de récurer les ravins, etc. des rappels de bon sens utiles dans des sociétés de plus en plus aseptisées où le sens du temps a disparu.

La vocable de risque s'étend de plus en plus, ce terme étant l'expression d'inquiétudes, de peurs : on a d'abord parlé de risques naturels, mais on parle aussi de risques technologiques, de risques humains : risque de chômage, d'échec dans la création d'entreprise (d'où les colloques sur le capital risque), d'accident du travail, de maladie, de vieillissement, risque d'explosion, de violence dans les quartiers en difficultés, etc. Du coup, les actions de prévisions, de préventions sont souhaitées (analyse statistique des événements : fréquence, durée, extension, rapidité de survenue, dispersion, espacement, récurrence du ou des phénomènes, définition des parades) tandis que les compagnies d'assurance proposent des assurances multiples pour pallier toute éventualité un besoin de connaître les zones à risques naturels se fait jour, impliquant de lier risque et espace et une vision globale de la gestion du territoire s'impose pour ne pas implanter un camping dans une zone inondable ou à proximité d'un glissement potentiel. Mais cette globalisation rendue souvent complexe par les enjeux ne doit pas être du seul ressort des experts : la mémoire des usagers de l'espace est à prendre en compte, les Anciens héritant d'une tradition de bon sens.

La gestion des risques industriels et technologiques n'est pas aisée à spatialiser et l'ampleur des enjeux financiers ne facilite pas la tâche (on pense aux catastrophes de Bophal, de Tchernobyl) ; la gestion de la sécurité de fabrication des produits doit être complétée par la sécurité des transports de ces mêmes produits. Aujourd'hui, tous les risques s'emboîtent et la nature n'est pas entièrement domestiquée quelle que soit la performance de la technique. Et dans les banlieues, le déclenchement d'une situation de crise est parfois mal perçue voire imprévisible (les actes de vandalisme de Pont-à-Mousson, en octobre 1997 étaient-ils prévisibles ?)

L'évaluation du risque, la perception sociale, et individuelle de celui-ci, doivent être étudiées au regard de la population, des textes de lois (lois, règlement, arrêtés et circulaires), du coût économique des pertes éventuelles, en privilégiant la mise en œuvre de mesures simples et de bon sens, la technique ne devant pas devenir omnipotente. (in A. Dagonne, 1998). La science des risques, la cindynique, se développe et les compagnies d'assurances ne restent pas inactives !

Le temps des activités de l'homme est variable mais plus court : le temps du sylviculteur est marqué par le temps nécessaire pour qu'un sujet passe du stade de la graine au stade adulte et est de l'ordre de 20-30 ans en l'absence d'événements exceptionnels (coupe à blanc, tempête ou feu de forêt. Le temps de l'agriculteur est saisonnier : un temps pour labourer, un autre pour semer, un autre pour biner et un autre pour récolter et le calendrier solaire interfère avec le calendrier lunaire (pour les plantations, par exemple). Des variantes existent selon les climats et grâce à cela, certaines productions arrivent plus ou moins tôt sur le marché. Le calendrier du pêcheur est marqué par la biologie des espèces capturées : la pêche à Terre-Neuve se pratiquait du printemps à l'automne et l'hiver, le pêcheur réparait le bateau ou s'occupait de la terre. La pêche au poisson bleu se pratique de manière saisonnière et les captures de thons sont liées aux migrations trophiques ou génétiques de l'espèce ; l'interdiction de pêcher à terre en juin est liée aux périodes de frai des espèces benthiques. La pêche à la langoustine se pratique en décembre car la demande à cette période de l'année est plus forte et la période d'activité des conchyliculteurs est également maximale en décembre-

janvier. Sur certains littoraux ces activités sont conditionnées par la marée. Le temps du chasseur est marqué par la date d'ouverture de la chasse. Le temps du tourisme dépend de sa période de congés : Nice fut d'abord une destination de tourisme hivernal puis estival et, aujourd'hui, on tente de promouvoir le tourisme d'intersaison en visant la clientèle des personnes retraitées, le tourisme d'affaires et de congrès. Le temps de l'urbaniste, enfin est marqué par la durée de vie des documents d'urbanisme : schémas directeurs, et plans d'occupation des sols : s'il est fréquent qu'une zone agricole soit construite, l'inverse est plus rare. Jadis, toutes ces activités étaient rythmées par les cloches qui sonnaient régulièrement durant la journée et, saisonnièrement, par des fêtes religieuses marquant le solstice (les fêtes de la Saint-Jean), l'arrivée du printemps, le départ vers des pays lointains avec divers pardons, etc.

Le temps de l'homme est marqué par un rythme quotidien à quatre temps qui allie une période de travail (le temps économique), une période de sommeil, d'alimentation, de soins du corps (temps biologique), de loisir et d'échanges amicaux et familiaux (temps domestique) et l'homme doit pouvoir maintenir un temps personnel. Se superpose un rythme de la vie humaine : le temps de la gestation, de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte et de la vieillesse puis de la mort. Quand à la durée de vie, elle va s'allongeant (on l'estime en France à 82 ans pour les femmes, un peu moins pour les hommes mais quantité ne rime pas toujours avec qualité. Enfin le temps de l'espèce humaine est beaucoup plus long (le premier australopithèque est apparu il y a 5-6 million d'années, le premier Homo, il y a 2 à 2,3 million d'années et homo sapiens daterait de 180 000 à 200 000 ans). On simule aujourd'hui grâce aux fractals que la prochaine mutation devrait intervenir dans 800 000 ans. Quel sera le profil de ce nouvel Homo ? Des analyses d'images prenant en compte l'évolution de la boîte crânienne, la taille des membres, etc... nous le préciseront-elles ? Aura-t-il encore ce double qualificatif de Sapiens ajoutera-t-on le préfixe de Cyber ? La question reste ouverte ...

Selon les sociétés humaines et leur culture, voire selon l'individu, la notion de temps varie. La sagesse africaine ne dit-elle pas que tous les blancs ont une montre, mais ils n'ont jamais le temps ? On peut aussi s'interroger que le non succès de la montre digitale en Afrique : ne privilégierait-elle pas l'instantanéité, déconnectée du passé et de l'avenir comme les autres montres ? Ne sommes nous pas aujourd'hui des obsédés du temps (time fis money évolue vers money fis time), voire des orphelins du temps avec un temps contracté, resserré, programmé, voire marchandisé ?

Et en terre de chrétienté ?

Jusqu'à la révolution, la géographie ecclésiastique de la France ne changea guère : les villes étaient dominées par leur cathédrale, les campagnes couvertes d'un réseau d'églises paroissiales. L'espace était sacralisé tout comme le temps balisé par le calendrier chrétien : les grandes fêtes chrétiennes carillonnées, les fêtes de la vierge, des patrons du lieu et les fêtes marquaient aussi les activités agraires : plantation d'arbres à la sainte Catherine (où tout bois s'enracine), règlement du bail à la Saint-Michel, etc...ou le rythme des saisons : à la sainte Luce (le 13 décembre), les jours croissent d'un saut de puce ou Noël au balcon, pâques au tisons ou encore à la Chandeleur, l'hiver passe ou prend vigueur. Beaucoup de fêtes reprennent, en transformant, des éléments du culte païen : Noël (natalis, jour de naissance du Christ, aux imprécisions de dates près), marque le solstice d'hiver et fait contrepoids aux fêtes païennes des Saturnales. La Chandeleur, fête de la lumière, candelorum festa, est la fête de la purification de la vierge (40 jours après Noël) : le mois de février de februare était aussi le dernier mois de l'année romaine, celui des purifications. Les résurgences de paganisme autour du II^e siècle ont inquiété les docteurs chrétiens qui les ont transformés en carnaval (carnis privium) précédant le carême. Pâques en avril (Aprilis, mois d'ouverture des bourgeons, de la reprise de la végétation, de la renaissance) marque l'avènement du nouvel Adam. La fête de la saint Jean marque le jour le plus long de l'année. Les Rogations (de rogare, demander), autour du 25 avril, avaient comme objectifs d'implorer le ciel pour avoir de bonnes récoltes ; elles marquent aussi le début de la transhumance des troupeaux, etc. la vie quotidienne était aussi réglée par le son des cloches l'Angélus de midi, le glas des enterrements, les volées de cloches des mariages ou des baptêmes etc. (in Dagorne et Vérani, Utelle, 1999).

Le temps dominé, maîtrisé (un vieux fantasme de l'humanité ?) ou domestiqué par l'homme est marqué par des télescopages, voire des gommages du facteur temps. Grâce aux progrès de l'agronomie, plusieurs récoltes peuvent être obtenues dans une année. Les possibilités de chauffage des serres et les cultures hors sols fournissent des produits en décalage de phase et les possibilités d'importation de produits du monde entier font que la notion de saison est de plus en plus escamotée. Il est aussi possible de modifier le rythme nyctéméral de croissance des plantes à jours courts ou à jours longs (en jouant sur la durée de la scotophase ou de la photophase) de manière que la floraison soit en phase avec la demande (le muguet pour le premier mai et les chrysanthèmes pour la Toussaint). Les recherches faites par les agronomes pour répondre le mieux possible à la demande des consommateurs ont souvent abouti à privilégier certaines espèces (les pommes jaunes, vertes ou rouges) au détriment d'espèces locales plus rustiques, jouant ainsi la carte de l'enthalpie qui amène une diminution de la biodiversité en opposition à l'entropie entraînant un résultat inverse. Les poules élevées en hors sol pondent la nuit car l'éclairage est permanent ; les porcs sont élevés dans le noir pour être commercialisable plus rapidement. Le temps de déplacement des hommes est considérablement raccourci grâce au développement des moyens de transports à grande vitesse : avion, train – TGV, NGV mais les temps d'accès aux plates-formes sont souvent longs, les temps de décollage allongés par suite de l'encombrement de l'espace aérien ...et la stratégie du hub (de la correspondance possible sans sortir de l'aéroport) enregistre quelques problèmes. Le temps d'accès à l'information, ou aux données, est réduit à sa plus simple expression grâce aux télécommunications : Minitel, Internet, Intranet, etc. et le temps tend vers zéro ; le temps d'acquisition d'objets ira diminuant grâce aux progrès de la monnaie électronique et l'argent est de plus en plus dématérialisé (monétique, billettique vont en se développant). Les satellites fournissent aux scientifiques des images synoptiques de larges pans de la planète en temps réel (Météosat pour afficher les dépressions et localiser l'anticyclone ou en différé (Landsat, Spot, etc...)) et la connaissance d'événements qui se déroulent à l'autre bout de la planète est donnée en temps réel, sans toujours beaucoup de hiérarchie. Le temps est aussi raccourci pour les bateaux usines qui, grâce aux télécommunications, vendent le produit de leur pêche bien avant d'avoir regagné le port d'attache.

Si l'homme s'affranchit de l'espace (cultures hors-sol), il peut aussi tenter de s'affranchir partiellement du temps mais cela ne se fait pas sans problèmes et incohérences on peut manger de tout en tout temps mais le goût est discutable ; on veut pouvoir profiter de la neige mais on n'accepte pas que l'autoroute soit enneigée et si la neige n'est pas au rendez-vous, on regrette l'absence de canon à neige générant de la neige artificielle. On veut vivre en maison individuelle à la campagne pas trop loin de la ville mais on ne supporte pas le chant du coq. On sait s'affranchir des aléas du temps par l'éclairage, la climatisation ou le chauffage mais on ne sait plus faire face à un événement extraordinaire ou paroxystique (forte chute de pluie, inondation ou autre). On recrée une nature artificielle avec des plantes d'appartement et des animaux de compagnie. Le développement des transports long courrier à prix réduit va croissant et, des pays chauds, arrivent des maladies oubliées. Les décalages horaires perturbent les voyageurs et, plus simplement, on discute de l'opportunité de vivre ou non à l'heure solaire (polémique sur l'heure d'été et l'heure d'hiver avec les perturbations observées chez les enfants et chez les personnes âgées). Ne parlons pas des personnes qui travaillent la nuit : les pêcheurs, les boulangers (bien qu'il existe des pâtons surgelés pour leur permettre une vie plus normale ou des travailleurs soumis au régime des 3/8. Pendant le même temps, certains n'ont jamais de temps libre soumis qu'ils sont à la dictature des agendas et du portable tandis que d'autres aimeraient en avoir moins et travailler ; le temps de travail se réduit (avant trente ans, il n'est pas facile de trouver un travail et après cinquante, les chances de licenciement sont fortes). Les uns souffrent d'un temps contraint trop prégnant tandis que les autres perçoivent le temps libre comme une aliénation. La recherche de la précocité des enfants est flagrante (ne serait-ce que dans le choix des vêtements et la période d'enfance se

réduit : les médias incitent à la précocité bancaire, culturelle ou sexuelle ; l'adolescence est précoce mais le cordon ombilical avec les parents est coupé de plus en plus tardivement...où les difficultés d'une maturation de plus en plus lente ; le temps de retraite s'allonge comme l'espérance de vie et si l'on veut rester jeune le plus longtemps possible (et l'industrie des cosmétiques, la chirurgie esthétique profitent de ceux et celles qui cherchent à gommer le temps et ses dommages par des liftings répétitifs). Les rites de passages (adolescence, mariage) sont décalés, supprimés voire occultés pour la mort. Les machines ont allégé les tâches manuelles mais saura-t-on gérer le temps libre, voire le temps libéré ? Le temps consacré à la préparation des repas est considérablement raccourci par les possibilités des produits ou des plats surgelés au prix d'une banalisation de la nourriture semblable un peu partout. Même la mort est concernée par le télescopage du temps : la crémation autorise le retour en poussière beaucoup plus rapidement que l'inhumation classique...mais l'homme a toujours besoin d'un temps de deuil. Quand au temps des chercheurs, il est raccourci par des possibilités d'interrogations de banques de données, de traitement rapide des données (pour générer de l'information utile) grâce à la géomatique mais le temps d'échanges entre chercheurs est toujours aussi nécessaire. La célébration de l'immédiateté, de l'urgence, et le développement de la communication risque d'éclipser le savoir ancien : jadis, le nouveau savoir enrichissait l'ancien tandis qu'aujourd'hui, il tend à s'y substituer. Paradoxalement, les bibliothèques informatisées ne risquent-elles pas de devenir des friches documentaires, inaccessibles par manque de temps. Le temps des contacts sur le terrain demeure indispensable sous peine de verser dans une technocratie désincarnée des problèmes des habitants. Va-t-on vers une société d'hommes en général et de chercheurs en particulier, dominée par la chronophagie, le culte de la picoseconde et la dromocratie ? Faudra-t-il organiser la résistance pour une humanisation du temps dans une société mal à l'aise avec le temps et avec le sens ?

Le temps des réponses de la nature aux interventions de l'homme est variable. On construit de plus en plus en prévoyant des places de stationnement en sous-sols pour les véhicules. Et l'étanchéification des surfaces ici fait que là, on observe des remontées d'eau. On construit dans des zones à risque et on enregistre des effondrements (substratum gypseux) ou des fissurations des édifices. On réduit le lit du var et à l'occasion d'une crue, le fleuve occupe à nouveau son ancien lit. Des entreprises, des campings sont installés dans une plaine alluviale et la première grosse crue inonde l'ensemble. On reboise en résineux et l'on observe une acidification des sols. On fertilise abondamment les sols pour de meilleurs rendements et les excès de nitrates vont polluer les nappes phréatiques et il en est de même pour les lisiers d'élevage. Les déchets liquides des industries s'infiltrant et les nappes phréatiques portent des traces de produits toxiques. On a jadis utilisé les peintures anti-fooling au tributylétain pour les carènes des bateaux et le TBT, biomagnifié se retrouve dans les tissus des poissons marins après avoir transité à travers les échelons de la chaîne alimentaire. L'utilisation de l'atome a permis des progrès mais que faire des déchets radioactifs, des isotopes à longue période de vie ? Sur le plan des hommes, on affecte des quartiers à une certaine catégorie de population et, des ghettos, la violence émerge à des pas de temps variables.

Mais des actions de reboisements menées au siècle dernier pour contenir l'érosion des sols ont donné naissance à de beaux peuplements de pins noirs... preuve que les actions de Homo technicus en sont pas toutes négatives. Les terrasses et autres restanques aménagées par l'homme pour fournir des planches de culture, ont été de bonnes parades pour couper les fortes pentes. Cependant, ces résultats sont tangibles à des pas de temps relativement longs (d'où l'échec certaines actions de défense et de restauration des sols en Afrique du Nord).

Le temps des mesures de prévention, des parades, des prévisions, des mesures de réparation ; le temps des hommes politiques. Édicter des mesures de prévention, de prévision implique une sensibilisation des élus car ces travaux ont un coût et les résultats ne sont pas forcément perceptibles au terme d'une mandature. Un certain temps, pour ne pas dire un

temps certains, s'écoule entre la période d'information de l'élu, la définition du projet, la négociation des financements, l'intervention et les résultats qui, peuvent être vecteur de non rééligibilité : ainsi certains élus peuvent -t-ils être touchés par le syndrome Nimey (Non in my electoral year) ! Les choix ne sont pas toujours faciles : faut-il privilégier un traitement lent des eaux résiduaires par lagunage (temps évalué en jours ou en mois) ou un traitement plus rapide en station d'épuration, en quelques heures ? Le prix varie, mais est-ce possible de pratiquer le lagunage quand les flux d'eaux usées sont importants et que manque la place ? Non alors... Comment mieux gérer les ressources naturelles ? L'espace ? Des modèles existent mais bien souvent réducteurs. Ici aussi, les choix impliquent de prendre des risques.

Et que dire du temps des décideurs souvent en décalage par rapport au temps chercheurs-universitaires, des juristes, des philosophes, des chrétiens ?

Ce développement sur la prise en compte du temps veut montrer la difficulté de prendre en compte la quatrième dimension (après X, Y, et Z) dans la gestion de l'espace. Les temps de l'environnement -homme inclus- sont multiples qu'il s'agisse de temps instantané ou événementiel (un orage, un vent de sable), de temps cyclique (les saisons, le calendrier agricole), de temps linéaire imprimant un effet sur un espace d'échelle variable. La maîtrise de l'espace et du temps n'est pas aisée : il faut aller vers une économie des ressources (eaux, sols etc.) pour maintenir les géoécosystèmes dans une logique de soutenabilité mais il faut que l'homme puisse disposer de ressources suffisantes pour disposer d'une certaine qualité de vie. Est-ce la quadrature du cercle ? Parviendra-t-on à domestiquer ce temps irréversible et impossible à stocker ? Comment prendre en compte des loisirs après le temps de travail (travail stricto sensu et temps d'accès), le temps de sommeil, le temps de la satisfaction des besoins essentiels : nourriture, soin du corps, du cadre de vie, le temps des relations, etc.

Le temps libre ou le temps libéré ?

Jusqu'à ces dernières décennies, la vie de l'homme était assujettie au temps de travail. La logique du plein temps était de mise : preuves en sont les nombreux proverbes donnant de la valeur au temps : le temps c'est de l'argent, le temps perdu ne se rattrape jamais ! Qui ne s'est vu reprocher de prendre du bon temps, de perdre son temps à ne rien faire ? Le temps libre était associé à un temps d'oisiveté, donc sans valeur aucune, par opposition au temps de travail. Seul cas un peu différent : il faut laisser le temps au temps, souvent employé pour justifier le temps de deuil. Aujourd'hui, la relation au temps de travail a changé : d'abord le temps de travail ne débouche plus systématiquement sur de la production ; en raison de la mécanisation de l'automatisation, on produit avec de moins en moins d'hommes et la force musculaire de l'homme est remplacée par les celle des machines. Les emplois de service font partie aujourd'hui du travail et des actions, jadis exercées par le bénévolat, sont aujourd'hui des emplois recherchés (emploi de proximité). Cependant, la cote de l'homme d'aujourd'hui va plus volontiers vers celui qui court après le temps (le dieu Cronos a ses adeptes), agenda bien rempli, portable sonnante régulièrement vers celui qui utilise téléphone, fax, e-mail systématique, plutôt qu'au moins dans son abbaye dont la vie est rythmée par les cloches annonçant les temps de prière ! Ne va-t-on pas réclamer le droit au temps dans un monde où les frontières entre le réel et le virtuel sont de plus en plus floues et où règne la dictature de l'urgence.

Le temps de travail s'est raccourci dans une vie : on entre plus tardivement dans la vie active et l'on peut en sortir par compression du personnel...et le paiement des retraites par participation ou capitalisation revient périodiquement à la une de l'actualité. Les périodes de chômage s'allongent trop souvent. Le temps annuel de travail s'est aussi rétréci avec l'allongement de la période de congés payés. Le temps hebdomadaire de travail a lui aussi diminué et les polémiques sont nombreuses sur la semaine des 35 heures. Par ailleurs, si le temps d'inactivité s'allonge, il est de plus en plus fractionné, voire éclaté : les congés annuels sont découpé en tranches, vacances d'été, d'hiver, de printemps, week-end à pont, etc. On incite à la flexibilité du temps de travail hebdomadaire : regroupement de la période de travail sur 4 jours, travail à mi-temps, etc. pendant le même temps l'espérance de vie s'accroît.

Autrement dit, les temps vacants (au sens de repos), les temps libres, sont plus nombreux ; sont-ils pour autant des temps libérés ? Vacance ne signifie pas vacuité...

S'il s'agit d'un temps libre contraint (absence de travail, absence de relations, absence de sens etc.), la vacance est synonyme de vacuité et le temps plein de vides peut sembler très long.

Dans le cas contraire, si le temps libre est occupé de manière rationnelle par des activités de bricolage, des voyages, la pratique du sport, des rencontres associatives ou non, la garde des enfants, la méditation, la lecture etc. Le temps est bien rempli et la perception du temps est radicalement différente : on ne voit pas passer le temps.

Temps libres plus longs, temps sectionnés, temps rempli de multiples activités notamment pour les jeunes à qui on ne prévoit plus de temps pour rêver, temps hachés pour les parents qui passent le mercredi à accompagner les enfants pour le quart d'heure de piano suivi de l'heure de natation puis de l'entraînement au judo ou à l'informatique, etc... temps libre intercalés au quotidien dans les temps d'activité (un match de tennis entre deux vacations de travail pour cadre supérieurs performants, tout ceci conduit à un papillonnage que relaie, à la maison le zapping télévisuel. On veut tout, tout de suite en sacrifiant à la satisfaction immédiate des besoins matériels et relationnels. Où est le long terme là dedans ? Rien ne s'inscrit plus dans la durée et le long terme.

En résumé, la société donne de la valeur au temps occupé, au temps plein alors que le temps libre signifie encore trop souvent oisiveté, source de tout maux, d'où l'impérieuse nécessité de la remplir en multipliant les activités qui contribuent à donner de valeur au temps libre. L'inflation d'activités existe pour remplir le temps libre ; une stratégie de fuite en avant pour éviter d'avoir à répondre aux problèmes fondamentaux de la vie ? Les visées de l'homme sont d'acquérir le savoir pour faire grâce à un certain savoir-faire qui va produire de l'avoir source de valeur grâce au faire savoir ; tout cela peut conférer un certain pouvoir qui permet d'agir. Mais le savoir être dans ce schéma, qui s'en préoccupe ? Or l'homme est souvent jugé à l'aune de ce qu'il fait, de ce qu'il produit et de ce qu'il consomme, de ce qu'il possède et la société voit croître les écarts entre les possédants et les assistés et le nombre d'exclus croît sans cesse.

Et le Christianisme ? L'église a-t-elle son mot à dire dans l'occupation des temps libres ? Comment habiter le temps ?

Dans l'ancien testament, le Genèse, Dieu s'est reposé le septième jour. Le repos a donc une valeur biblique. L'essentiel du message chrétien repose sur la béance du tombeau vide, la pierre roulée, le linceul plié. Christ n'est plus avec nous mais c'est un absent présent et la relation chrétienne au vide est particulière puisque celui-ci est rempli de sa présence ! Est-ce productif ? Sans doute pas au sens où le monde l'entend : il s'agit de savoir perdre son temps pour écouter l'autre, gratuitement, et sans assurance du résultat qui est du registre de l'autre ; il faut savoir perdre ses certitudes à l'aune de la rencontre de l'autre, il faut savoir perdre son argent en partageant avec l'autre qui en a besoin. Il faut savoir sortir de sa coquille, cesser de faire du nombrilisme pour se perdre dans les autres, dans l'Autre. Si sa philosophie de la société est celle du plein, celle du christianisme serait plutôt celle du vide. Le monde moderne prône l'éclatement, la dispersion de l'homme à travers de multiples occupations tandis que le christianisme cherche la globalité, l'unité de l'homme. Deux orientations antinomiques mais cependant conciliables dans une logique de temps libéré qui suppose un homme unifié. « La foi n'est-elle pas pleine de vides ? Le chemin d'un désir que rien ne satisfait ? A chacun d'apprendre à être serviteur de ce vide, de cet absent présent... » (d'après A. Rouet).

Le Christianisme s'inscrit dans la durée, donc dans le long terme. Même s'il peut y avoir des flashes éblouissant pour certaines personnes, pour la plus part des hommes, tout cheminement chrétien prend du temps. C'est une spiritualité sur le long terme qui peut être proposée à l'homme contemporain souvent enfermé dans l'immédiateté avec un désir de satisfaction immédiate de tous ses besoins, quitte à pratiquer le zapping tous azimuts au niveau des programmes de télévision, des activités, des relations etc. Le long terme implique un projet de vie, un sens donné dans la triple acceptation du terme : direction, signification,

faculté d'appréhension du milieu environnant (les cinq sens, le sémantème et donc un chemin de patience et d'exigence. Un chemin qui risque l'aventure l'échec éventuel, la souffrance. Un chemin qui ose risquer la rencontre de l'autre, des autres pour rencontrer l'Autre. Un chemin qui invite à la réciprocité au risque de remettre ses certitudes, de se remettre en cause au regard de l'autre... On a tous besoin de la vérité de l'autre au risque de devoir mettre en cause ses propres certitudes disait J.J. Perennès o.p. citant P. Claverie o.p. (1999).

Le modèle existe : Christ a fait ses preuves ... Jacques Loew écrivait : « le Christ, trente ans d'amitié avec les hommes, trois ans d'enseignement, un jour de sacrement et nous faisons l'inverse ». La période d'enfouissement dans la vie des hommes, de partage de la quotidienneté de la vie, la période Nazareth, fait partie du programme et ce, à quelque période de l'histoire de l'humanité que l'on se place. Dans le contexte actuel de la mondialisation, des mutations dans le travail (en diminution de durée et bien souvent dissocié de la production), à l'ère de l'information – ou plutôt des données diffusées très rapidement par les grands médias de l'information et qui signalent en direct ce qui se passe à l'autre bout de la planète... sans beaucoup de hiérarchisation, d'insertion dans un contexte historique ou géographique, d'où le poids accordé à l'évènementiel – la tentation du repli sur son petit pré carré est grande. Repli d'autant plus facilité que beaucoup d'idéologies ont vécu : parallèlement, les institutions sont sérieusement ébranlées, depuis la famille au syndicat, les partis politiques, voire l'église). Ici, c'est le repli sur des certitudes ; ailleurs, d'autres sont désemparés et aimeraient bien trouver un gourou qui leur dise ce qu'il faut faire (les sectes en profitent en jouant sur ce registre). Et les écritures ? Ne peuvent-elles servir de guide de référence ? Au risque de décevoir, l'Évangile n'est ni un manuel de prêt à penser ni un manuel de prêt à agir ! Si tel était le cas, que ferait-on de la liberté et du génie de l'homme à trouver, à chaque période de l'histoire, les solutions aux problèmes qui se posent. Mais il y a un vivant qui est sens. C'est donc à chacun d'être en phase avec sa vocation, là où il se trouve, d'être signe, et peut-être d'abord par sa vie, avant les paroles ou les écrits, afin d'être le plus fidèlement possible l'expression du beau, du bien et du vrai. Don Helder Camara (cité par les Sœurs blanches dans la Lettre aux Amis de juin 1999) ne disait-il pas : « Pense que ta vie est le seul Évangile que beaucoup de gens liront » !

Expression du beau... l'art ne peut-il être chemin de dialogue entre les hommes et entre les croyants. « Dieu est beauté et il aime la beauté » dit un hadith du prophète Mohamed (cité par Mgr A. Georger, évêque d'Oran, dans son éditorial du lien de juin 1999), d'où la nécessité de proposer des lieux d'accueil de belle facture, des liturgies de qualité dans des lieux de prière appropriés et les sanctuaires peuvent jouer un rôle non négligeable comme relais. Le patrimoine religieux dans notre région est particulièrement riche. Le mettre en valeur, le faire connaître en aidant à décrypter le message pour des gens de faible niveau de culture religieuse est une démarche de la Pastorale des réalités du Tourisme et des Loisirs. C'est déjà un premier pas sur le chemin de l'excentration.

L'Église comme tout les gestionnaires de l'espace départemental doivent unir leurs efforts pour un codéveloppement durable (ou soutenable) du territoire notamment dans les moyen et haut pays. Dans un premier temps, il faut déjà savoir qu'il y a dans ce diocèse un patrimoine religieux de grand intérêt. Dans un second temps, il convient de le connaître, de le décrire dans ses caractères architecturaux extérieurs et intérieurs et de commenter les peintures et autres œuvres d'art -et éventuellement avec leurs anachronismes- (retables, chapelles peintes, linteaux de porte avec le monogramme du Christ portes sculptées, etc.). Cette tâche est assez ardue aujourd'hui dans la mesure où la culture religieuse est, le plus souvent, fort limitée. Pour l'essentiel, ce travail est du ressort des services publics opérants en lien étroit avec les services de l'église. Au delà, ne convient-il pas de tenter de trouver l'intuition qui en détermine la fonction et les sens ? C'est le troisième temps car ces bâtiments religieux sont habités : ce ne sont des musées, même si les célébrations y sont peu fréquentes ou rares. Sans être iconoclaste, ne convient-il d'aller au-delà des images, des représentations parfois naïves, une fois celles-ci décryptées ? Après le quoi vient la question fondamentale du pourquoi suivie du pour qui ? Et qui sait si, au-delà du besoin de savoir des choses, fussent-

elles fort belles, le visiteur n'exprime pas un désir insatisfait de quelqu'un ? Ici, il y va de la responsabilité de l'église et de toute personne qui se dit chrétien ! Dans les moyen et haut pays des Alpes-Maritimes, avec moins d'un millier d'enfants inscrits au catéchisme, quatre fois plus de pratiquant au maximum dans une zone (les Alpes d'Azur) qui peut compter au maximum de l'été ou des week-end de neige 85 000 personnes, ce territoire ne pèse pas lourd au regard du littoral de la Côte d'Azur (en 1995, le chiffre total de la population du département des Alpes-Maritimes est estimé à un million de personnes et l'on prévoit pour 2020, environ 1,2 millions d'habitants (in Dagorne Vérani et Veïsse, Utelle, 1999).

Si l'Eglise du Diocèse de Nice en général et des moyen et haut pays en particulier, n'a que peu de fidèle, elle a cependant un peuple. Sans être dans la situation de l'Église algérienne qui n'a qu'une poignée de fidèles regroupés ou très isolés – mais un peuple nombreux, l'église des Alpes-Maritimes doit assurer une présence et être signe. Revient en mémoire le commentaire du pape Jean-Paul II recevant les évêques d'Algérie en visite ad limina (1993) : « Au fond, vous vivez ce que le concile de l'église dit de l'Église. Elle est sacrement c'est-à-dire signe et on ne demande pas à un signe de faire nombre » et après le massacre de Tibhirine, le cardinal Pomko ajoutait : « la présence de l'Église a quelque chose de sacramentel » Église sacrement, Église signe par la rencontre, sacrement de la rencontre... » qui invite chaque être humain à faire de toute rencontre, l'occasion d'une reconnaissance de l'autre et, finalement, le moyen d'un accueil réciproque du don de Dieu » (in Mgr H. Tessier, Rencontres, juin 1999).

Expression du bien et du vrai à travers le développement des liens et solidarité entre tous les acteurs du tourisme pour que chaque employé d'hôtel, de restaurant, de structure touristique, saisonnier ou permanent, soit rémunéré de manière juste et que son travail ne soit pas une forme nouvelle d'esclavage. Le touriste lui-même ne doit-il pas éviter certaines déviances : certes il a payé un certain forfait mais ce n'est pas une raison pour mépriser ceux qui l'accueillent ou laisser libre cours à ses frustrations sexuelles ou autres sous le que l'on pas chez soi. Un juste équilibre est à trouver entre une saine gestion des équipements qu'il faut amortir, des hommes (locaux ou non) qui vivent de cette activité, le respect des populations locales et leurs traditions culturelles et cultuelles et les demandes des consommateurs d'espaces et de services. Efforçons-nous de tirer le tourisme vers le haut en pratiquant le dialogue de vie, le dialogue du cœur. Sur ce chemin, la tolérance est la première étape même si le terme est ambigu et implique une certaine condescendance, « un vainqueur et un vaincu, un dominant et un dominé et celui domine, tolère que les autres existent » (✠ Mgr P. Claverie, op). le respect de l'autre dans son altérité est la seconde étape : sachons aussi prendre le risque de l'autre (Mgr J. Noyer) et l'accueillir dans la confiance. Le p. G. Billon dans la bible de Boubat (1998) dit, p.7, écrit : « tout voyage est un risque du moins quand il n'est pas touristique, programmé pour calmer le stress occidental. Risque de l'imprévu, dangers de la route, risque de la rencontre de soi. Regarder un étranger et reconnaître un frère. Changer, grandir, aimer ». Et l'humour juif n'est pas en reste : « Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourrais pas t'égarer » (in Écritures, n° 40, 1999).

Et si le temps libéré servait à mieux connaître l'espace départemental dans sa globalité : ses caractéristiques physiques, humaines, socio-économiques et religieuses ? L'amélioration des connaissances ne pourrait-elle pas déboucher sur une meilleure prise de conscience des problèmes de gestion et de l'espace des hommes qui y vivent, premier pas vers la prise de conscience de la citoyenneté, des liens de dépendance et de solidarité qui doivent exister entre les habitants d'un même territoire, in fine, une bonne approche de res publicae... Cela redonnerait, peut-être, du panache à la chose politique ? Dans un second temps, les balades (route de l'olivier, de la lavande, du Baroque, des Primitifs, des chapelles peintes, des sites géographiques intéressants etc.), peuvent redonner le goût de la marche, de la nature, du silence, de la paix... à condition d'accepter de sortir un peu des sentiers battus où les concentrations humaines s'asphyxient par manque de grand air quand elles ne sont pas traumatisées par le silence. Prenons donc le temps de la réflexion, de la méditation, du silence pour mieux écouter les autres, l'autre !

Quelle que soit la quête de chaque visiteur, de trouver là où il passe ou séjourne, une qualité d'accueil ne peut que l'inciter à revenir. Le développement de la culture de l'accueil, tant de l'accueillant que de l'accueilli, ne peut que profiter à tout le monde. N'est-ce pas le moyen de mettre en pratique le slogan proposé par F. Perroux et largement diffusé par L.-J. Lebreton : « rechercher le développement de tout homme et de tout l'homme » ? A chacun, là où il est, de se retrousser les manches à l'aube du troisième millénaire pour devenir un vivant ! « La vraie beauté est intérieure et là nous pouvons et nous devons tous être des artistes » (Mgr A. Georger, 1999). A chacun de trouver les modalités d'expression du Bien, du vrai et du Beau et de trouver le temps d'apprendre le vivre-ensemble. Christ s'est inséré dans le cours du temps, le chronos, dans une catena de générations et est entré dans l'histoire des hommes grâce au Fiat de Marie. Mais à côté du chronos, existe le Kairos, le temps de la grâce et du don, ce temps qu'on voit passer quand on est bien, prémice d'éternité... A la suite de Marie, puissions-nous être toujours au point de rencontre du chronos et du Kairos !

On ne naît pas chrétien, on le devient et, cette avancée, dans la logique du déjà là et du pas encore (Paul) est du ressort du corps ecclésiastique religieux mais aussi laïc travaillant en liaison avec les responsables élus ou nommés de la gestion du territoire communal, départemental, régional ou national. L'Église, et chaque baptisé, doit apporter sa pierre d'humanisation, voire de divinisation, à la construction d'un codéveloppement soutenable du territoire et des hommes qui y vivent ou y passent. Et si c'était cela le chemin de la sainteté ?

« Il y a un temps pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel :

Un temps pour engendrer et un temps pour mourir ;
Un temps pour planter et un temps arracher ;
Un temps pour tuer et un temps pour soigner ;
Un temps pour détruire et un temps pour construire ;
Un temps pour pleurer et un temps pour rire ;
Un temps pour gémir et un temps pour danser ;
Un temps pour lancer des pierres et un temps les ramasser ;
Un temps pour s'embrasser et un temps pour s'abstenir ;
Un temps pour chercher et un temps pour perdre ;
Un temps pour garder et un temps pour jeter
Un temps pour déchirer et un temps pour recoudre
Un temps pour se taire et un temps pour parler
Un temps pour aimer et un temps pour haïr
Un temps pour faire la guerre et un temps pour faire la paix ».

In *L'Éclésiaste*

Andrée Dagorne, Géographe¹⁰

Le temps qui passe et les arts ..., Les « Travaux et les mois ».

Le temps qui passe, autrement dit l'année qui se déroule avec, au fil des mois, ses travaux, ses occupations, ses divertissements, est un thème familier de l'art gréco-romain. L'année est représentée sous la forme d'un cercle, ou mieux d'une roue qui tourne inexorablement (tout comme la « Roue de la Fortune »), entraînant les mois en une ronde éternelle. Leurs 12 personnifications sont en rapport avec les 12 signes du zodiaque, bestiaire astronomique d'origine asiatique plus ésotérique pour le fidèle occidental non érudit du Moyen-âge roman.

L'art chrétien reprend cette image, d'abord dans des mosaïques de pavement les premières au Proche-Orient (cf. celle de Tyr de Phénicie au Liban, auj. au Louvre) et en Afrique romaine où les exemples païens étaient nombreux. En Italie du nord la cathédrale

¹⁰ Ce texte a été rédigé à partir de travaux de A. Dagorne (1998) sur les temps de l'environnement et les risques de notes prises lors d'une conférence du p. L.-M. Rénier (Angers) au colloque de Sète de février 1999 et de textes de Mgr P. Clavierie, Mgr H. Tessier, Mgr A. Georger, de Mgr A. Rouet et de J. Chesneaux avec son livre *Habiter le temps* (Bayard, 1998)

d'Aoste en fournit le meilleur exemple : au centre domine l'Année (« *Annus* ») somme des 12 mois qui l'entourent et semblent graviter telles des planètes autour du soleil (mosaïque mi-XIIe siècle). Ce thème se retrouve à Pavie, dans le chœur de St Michel Majeur, où la disposition est linéaire et domine un autre symbole oriental, le labyrinthe (fin XIIe siècle). Il orne aussi le sol du chœur de St Géréon à Cologne.

Mais certaines communautés monastiques savantes ont cherché à préciser davantage cette fuite du temps et les activités qui s'y rapportent. De véritables calendriers, souvent sculptés, plus rarement peints, se sont développés sur les façades pour les premiers, à l'intérieur des sanctuaires pour les seconds. L'oratoire de San Pellegrino (St Pèlerin), construit en 1263 par les bénédictins à Bominaco dans les Abruzzes, conserve un décor peint de peu postérieur (1265-70) qui recouvre l'ensemble des murs intérieurs. Il est dû à trois ateliers désignés comme ceux des Maîtres de l'Enfance (du Christ), de la Passion et miniaturiste. Ce dernier est l'auteur du calendrier liturgique qui, en deux parties, tapisse les murs du chœur. Chaque mois occupe deux panneaux. Le premier abrite le personnage évocateur du mois et son activité ou symbole, le second les jours groupés en semaines et les notations liturgiques suivant le rite du Mt Cassin ; au-dessus apparaissent les signes du Zodiaque et les phases lunaires éléments directement issus des traditions païennes. C'est un des plus complets et monumental de l'époque médiévale. Ses personnages sont en rapport avec ceux des mosaïques précédentes et peuvent servir à reconnaître les mois des œuvres plus tardives.

Le temps qui passe est symbolisé de façon plus explicite encore au tympan du « Portail de la Vie » du baptistère de Parme. Ces sculptures réalisées par Antélami et son atelier lors de son second séjour dans la cité entre de 1196 et 1216, montrent l'arbre de vie encadré de la lune et du soleil symboles, dans le Moyen-âge roman, du temps. Un homme, assis heureux sur l'arbre feuillu et chargé de fruits, goûte son bonheur matérialisé par un rayon de miel. En bas, sous la forme du dragon crachant le feu, le Mal guette, tandis que deux animaux, personnifiant le jour et la nuit, rongent la souche : l'ensemble évoque le temps qui consume la vie. Ce symbole du temps s'exprime plus fortement de part et d'autre de l'arbre. Des espaces circulaires y portent le soleil (l'Apollon païen) sur un char traîné par des chevaux et la lune (Diane) transportée, plus lentement, par une paire de bœufs sous le joug. S'ajoutent d'autres figures de la lune (auréole en faucille et tête de bœuf) et du soleil (auréole rayonnante et tête de cheval) en bustes dans de petits cercles autour des branches de l'arbre de vie.

Ce souci d'évocation permanente de l'année, de ses mois et de ses saisons va perdurer tout au long du Moyen-âge. La Renaissance lui permet de revenir dans le domaine profane, mêlant dans ces représentations calendaires des personnages de la mythologie, des vertus, des symboles de fêtes civiles. Et dans l'architecture l'imagination de cette période s'est amusé à évoquer, de manière plus allusive, temps et le calendrier.

A Antol (Slovaquie centrale) la construction du château, réalisée entre 1744 et 1750 par Anton Kohàry, renvoie à une signification symbolique du calendrier :

Bâti sur un plan rectangulaire, ses quatre entrées extérieures font référence au quatre saisons; elles débouchent sur une vaste cour intérieure bordée de sept arcades qui sont les 7 jours de la semaine. A l'intérieur, 12 cheminées dans les salles d'apparat représentent les mois, tandis que les 52 pièces totalisent les semaines formant une année, dont les jours sont matérialisés par les 365 fenêtres qui percent l'ensemble des bâtiments ! S'ajoutent des fresques d'Anton Schmidt qui, dès le premier palier, illustrent les 4 Eléments et les 4 Saisons.

Ces fantaisies, pour le moins originales et très prisées de l'art baroque, ont connu une vogue certaine jusqu'au XVIIIe siècle dans les résidences aristocratiques suffisamment vastes. Elles se retrouvent par exemple dans plusieurs grands châteaux résidentiels de Saxe, à Augustusburg construit de 1568 à 1572 par Hieronymus Lotter architecte de Leipzig, à Moritzburg (1723-26), etc. . . .

Durant toute cette époque l'engouement est tel que tout château ou palais présente une voûte ornée de quatre médaillons illustrant les saisons (cf. Nice, Palais Lascaris). Mieux, certaines résidences prestigieuses consacrent à chacune des saisons un plafond entier. C'est le

cas à Gênes du Palazzo Rosso construit en 1671-77 pour les frères Gian-Francesco et Ridolfo Brignole-Sale. En 1687-88, Domenico Piola (1627-1703), animateur du plus important atelier de la capitale ligurie dans la seconde moitié du XVIIe, réalisa les plafonds dédiés à l'Automne et à l'Hiver, tandis que Gregorio De Ferrari (1647-1726), son élève et collaborateur, se chargeait de ceux du Printemps et de l'Été. Dans chacune des compositions les mois sont figurés ; dans celle de l'Hiver, par exemple, Février s'identifie aux déguisements du Carnaval.

Plus lié aux activités des hommes dans le temps qui passe, celui des « Travaux et des Mois » fut très populaire; il est d'abord présent dans le décor des églises, cathédrales notamment, mais orne aussi bien manuscrits profanes et résidences laïques. Ce thème, si cher à la sculpture médiévale, était celui dans lequel le peuple se reconnaissait le mieux. Selon les époques et les lieux, le temps de ces travaux diffère un peu. Semailles, moissons (juin ou juillet), vendanges (d'août à octobre) sont attribués à des mois différents selon la latitude, ou bien sont choisis d'après des légendes. Ainsi Janvier est souvent un « Janus aux deux visages » entre passé et avenir, Mars un sonneur d'olifant (les vents de mars), Mai un cavalier, en fait le chevalier du papegeay (autour de l'Arbre de Mai, celui qui abat ou sacrifie le coq (= gallus ou gault) et se coiffe de sa dépouille devient le Roi ou le Fou de Mai, cf. Gaignebet, *Art profane*, p.171-74). Dans la sculpture les Travaux et les Mois sont présents, dès le début du XIIe siècle au moins, aux façades des cathédrales, sur les tympan (Chartres : porte nord du Portail Royal, Bourges : tympan de St Ursin...), sur les façades en longues frises (Modène, Ferrare, Vérone-St Zénon, Crémone, Venise où ils ont fourni les modèles de ceux de Trogir en Dalmatie et d'Augsbourg en Allemagne, Parme...)

Parme offre ainsi une double représentation des « Travaux et des Mois ». Au porche de la cathédrale, œuvre entre 1090 et 1130 des artisans de Campione et de Bissone (Giambono da Bissone achèvera le chantier en 1281), les figures commencent du côté gauche avec le mois de Mars en conformité avec le calendrier médiéval pour lequel l'année commençait le 25 mars jour de l'Annonciation. Mars est un adolescent qui retire une épine de son pied, Avril brandit deux branches en floraison, Mai est un cavalier pied à terre, Juin affûte la faux, Juillet moissonne à la faucille, Août lie les bottes. A la clef le soleil sépare les deux semestres. Puis Septembre vendange, Octobre déguste le vin nouveau, Novembre tue le cochon, Décembre prépare des fagots, Janvier-Janus se chauffe à l'âtre, Février pêche au filet (c'est le mois zodiacal des Poissons !).

L'autre figuration est déposée à l'intérieur du baptistère sans que l'on puisse en déterminer l'emplacement d'origine Cette présentation, si commode pour le visiteur, a fait la célébrité de ces 14 sculptures en ronde-bosse, œuvres de Benedetto Antelami lors de la construction du baptistère entre 1196 et 1216. 14 puisque s'ajoutent aux mois l'Hiver et le Printemps, tandis que les deux autres saisons sont perdues ou n'ont pas été réalisées. Beaucoup plus monumentales (env. 1 m de haut) et d'un style plus élaboré, ces statues des Mois sont représenté par un personnage au travail. Juin moissonne, Septembre vendange assisté d'une femme porteuse d'une balance (comme à Crémone), Janvier a toujours le double visage de Janus...

Aux XIIIe, XIVe, XVe siècle encore, dans les églises ou les cloîtres de fondations plus modestes, c'est à la peinture qu'on recourt pour illustrer ces activités saisonnières. A Piona (début XIVe) elles se succèdent sur l'un des murs du cloître, à Mesocco dans la haute Mesolccina, vallée grisonne qui relie Bellinzona au col du San Bernardino (c. 1460) et à Rezzo dans la vallée ligurie de l' Aroschia au nord d'Imperia (1515), elles décorent le soubassement des murs latéraux de l'église. On retrouve des activités identiques : Février taille des branches pour les haies, Juin moissonne, Septembre prépare les tonneaux vinicoles. En revanche d'autres sont plus spécifiques : à Mesocco on gaule les châtaignes en octobre, on tue le bœuf en décembre, à Rezzo (1515) on procède au battage du blé en juillet comme déjà à Crémone (1327). Partout le Janus a cédé place à un paysan ou un bourgeois qui se chauffe devant l'âtre.

A ces représentations assez schématiques de personnages isolés, s'opposent de grandes compositions où, pour chacun des mois, sont mises en scènes des activités

nombreuses tant du monde paysan que des milieux seigneuriaux. Deux œuvres magistrales chef-d'œuvres de cet « Automne du Moyen-âge » si brillant concluront notre présentation. Contemporaines, elles sont de techniques très différentes puisque l'une illustre un manuscrit et l'autre décore les murs d'un château.

L'illustration des Très Riches Heures du duc de Berry fut commandée aux frères Jan, Hermann et Pol de Limbourg en 1413 puis interrompue par la mort du mécène et du chef d'atelier en 1416 ; elles seront continuées par Jean Colombe autour de 1450 pour le duc de Savoie qui en hérita ; elles sont conservées au musée condé à Chantilly. Pour chaque mois les frères de Limbourg ont consacré une vignette sommée du signe zodiacal et de l'astrologie des jours, lever et coucher du soleil, de la lune, etc.... Dans des paysages vivants (ombres des gens et de leurs outils) tout symbole abstrait est absent. Le domaine royal est évoqué grâce aux châteaux de Jean de Berry devant lesquels se déroulent les activités des nobles, tandis que les campagnes sont soigneusement cultivées dans le cadre d'une gestion attentive et efficace. La référence de cette leçon de civisme est à rechercher deux siècles plus tôt quand Ambrogio Lorenzetti, en 1338-40, décore les murs du Palais Communal de Sienne des « Effets du Bon Gouvernement sur la ville et ses campagnes », chef-d'œuvre précurseur qui servira souvent ensuite de source d'inspiration, notamment dans les manuscrits comme, par exemple, celui dans lequel, vers 1372 soit 35 ans plus tard, un anonyme parisien décrit les effets d'une « Bonne Démocratie » pour illustrer « Les Politiques et Economiques » d'Aristote : beau troupeau, labours, hersage de moines paysans armés de bûches, tandis que d'autres discutent avec un seigneur tenant un greffon sans doute de la gestion du domaine...

Quelques années avant les Limbourg, en 1407, le prince évêque de Trente, Georg von Liechtenstein, recrute à Prague le Maître Venceslao et lui demande de décorer, la Tour de l'Aigle de son château de Bonconseil de douze grands panneaux consacrés, dans le même concept, aux mois. L'œuvre est plus prestigieuse encore et surtout d'une conception spatiale précoce, presque révolutionnaire, pour ce tout début du XVe siècle. On y trouve, avec Janvier, le premier paysage enneigé de la peinture occidentale !

D'autres images illustrent le temps qui passe. L'une d'elles fut très populaire au XIXe siècle et encore au début du XXe : « les Ages de la Vie ». Une suite de personnages (6 à 8 en général) de plus en plus âgés, gravissent des marches puis les redescendent...

Les Saisons n'ont cessé d'être évoquées. Arcimboldo les a représentées de manière particulièrement originale. Pieter Breughel l'Ancien (1528-69) s'en était fait une spécialité avec une série des « Mois » réalisée en 1565 pour son mécène Nicolas Jonghelinck et aujourd'hui dispersée dans les musées européens et américains; en font partie les « Chasseurs dans la neige » de Vienne (décembre ou janvier ?), comme la « Fenaison » de la collection Lobkowitz à Roudnice près de Prague (mai ?) et la « Moisson » du MET de New-York (juin ou juillet ?); s'y ajoutent « Sombre journée » et « Retour des troupeaux » conservés aussi à Vienne. On ignore si la série comportait 12 panneaux ou bien, comme le voulait l'ancien partage de l'année en six périodes, ce nombre seulement ; En 1594 cet ensemble est propriété de l'archiduc Arnold, gouverneur espagnol des Pays-Bas.

Plus tard, en 1661-64, Nicolas Poussin réalise pour le duc de Richelieu, au travers d'épisodes bibliques (1), les « Quatre Saisons ». Somme de ses qualités de paysagiste, grandiose poème à la nature, il parvient ici au sommet de ses qualités de peintre épique et héroïque.

Les exemples pourraient être multipliés presque à l'infini... Plus près de nous François Bret (Blois 1918) présenta à Nice, en 1982, une exposition intitulée « Les Mois » (1981) avec douze grandes toiles au fil desquelles le temps continue de passer...

Luc Thévenon

Le temps et le droit

Réfléchir sur les rapports que le droit entretient avec le temps, tel était le thème de travail des Journées internationales d'histoire du droit tenues à Nice au printemps 2000. Seule une commémoration comme a pu en susciter le passage du millénaire pouvait encourager une telle entreprise. L'abstraction de l'objet de l'étude, la polysémie du terme, rendaient légitimes toutes les ouvertures. La dilution du thème dans des préoccupations divergentes était un des risques encourus. Risque limité réflexion faite puisque toutes ces approches étaient éclairées par l'histoire du droit.

« Regards croisés d'historiens du droit sur les rapports du temps et du droit ». Pour les seuls besoins d'une préface qui cherche à baliser un sujet complexe cette définition du thème en forme de sous-titre éclaire les enjeux et les limites de l'entreprise. Posé ainsi le sujet se pare d'ailleurs d'une certaine légitimité. L'historien du droit n'est-il pas, autant par profession que par goût, familier des avenues comme des sentiers de l'histoire ? Le passé n'est pour lui qu'un immense champs d'expériences juridiques.

Faut-il à tout prix baliser le thème pour souligner cette convergence dans la différence des préoccupations de chacun ? Le temps qui construit, modèle ou détruit le droit qui encadre le temps dans des procédures et des délais. La matière est riche et épaisse. Quelques exemples suffiront à le montrer.

Le temps à venir, long ou bref, prévu ou imprévu est bien de toute évidence la matrice des situations juridiques. Le juriste produit des cadres qui rendent la réalité saisissable. Le droit structure le temps. Il l'organise en calendrier, en échéances, en cycles, en délais. Le législateur dans son souci d'encadrer les procédures est parfois prolifique producteur de délais. On a ainsi pu, à propos de la législation en matière de redressement et de liquidation judiciaire des entreprises en difficulté dénombrer plusieurs dizaines de délais compris entre trois et quelques jours ! Un calendrier spécifique encadre le travail du juriste et le rend maître du temps. Et même de l'instant ! Dans un domaine qui a priori relève davantage de la philosophie que du droit, il a l'ambition de définir les commencements et les fins. *Dies a quo non computatur in termino, De momento ad momentum*, etc... La jurisprudence a forgé depuis les commentateurs quelques règles et adages qui fournissent matière à réflexion sur le temps qui commence et sur celui qui finit.

Le temps écoulé est tout aussi présent dans la construction du droit. C'est une autre évidence. Il détermine parfois directement tel droit ou telle institution en lui donnant l'existence ; il classe les situations selon un ordre d'ancienneté. *Prior tempore, potior jure*, premier en date, premier en droit. Ancienneté a autorisé dit Loysel qui note pourtant ailleurs que « les plus vieux titres ne sont pas les meilleurs ». Pour l'observateur juriste le temps n'a rien d'abstrait. Il sait en extraire les formes et les manifestations. On est là dans le temps de la durée, celui de la coutume et celui de l'institution. Ce ne sont au demeurant pas les mêmes. La coutume est « fille du temps », l'institution est « maîtresse du temps ». Ou du moins elle tente

de l'être. Il est de toutes façon dans son essence de durer. Chez Jonas elle dure parce qu'elle s'inscrit dans le temps de l'église ; chez Hauriou elle « dure parce qu'elle contient une idée fondamentale acceptée par la majorité des membres du groupe ».

Maîtriser le temps à venir, accepter le legs du temps. Le juriste n'a-t-il pas parfois davantage de prétentions ? Il paraît légitime, pour terminer cette présentation, de se poser cette question parce qu'elle jette une lumière crue sur le thème de ces journées. Le juriste sait également transgresser les frontières du temps, celles qui séparent le passé et l'avenir ; il le fait chaque fois qu'il pratique la rétroactivité. Celle-ci, parce qu'elle a cette ambition d'actualiser le passé, éclaire les étranges rapports que le juriste entretient avec le temps. « La loi ne dispose que pour l'avenir ; elle n'a point d'effet rétroactif » proclame notre Code civil. Certes ! Mais l'historien du droit, professionnel de la mémoire, sait relativiser l'affirmation.

Le thème de ces journées internationales de l'histoire du droit a rempli sa fonction. Il a ouvert des pistes, fixé quelques repères. Le temps-encore lui !- se chargera d'en tirer parti.

Michel Bottin

Le temps des gravures Mont Bego, Tende, Alpes-Maritimes

Le mont Bego est un lieu exceptionnel qui permet d'entrevoir l'histoire des hommes dans les Alpes du Sud depuis 8000 ans. Dans ce paysage montagneux cerné de sommets proches de 3000 m d'altitude, sont concentrés de nombreux lacs, des torrents, des tourbières et des glaciers rocheux, vestiges du glacier quaternaire qui envahissait jadis ces espaces : ce glacier puissant, épais par endroits de plus de 500 m, a modelé les roches pendant plus de 5000 ans. Il a charrié dans ces hautes vallées des milliers de blocs de schiste ou de grès avant de fondre par stades successifs à partir de 12000 ans avant notre ère.

Vers 8000 ans avant J-C, des hommes parmi les derniers chasseurs-cueilleurs des Alpes méridionales ont enfin conquis ces espaces libérés des glaces où se réinstallait peu à peu la végétation. Un tessou de céramique cardiale découvert dans un abris sous bloc situé au-dessus du lac Long Supérieur témoigne de la présence, au pied du Mont Bego, des premiers éleveurs dès le Néolithique ancien, vers 5800 avant J-C. Qu'allaient faire ces paysans dans ces hauteurs inhospitalières ? Recherchaient-ils des alpages d'été pour leurs troupeaux, quand à la belle saison les basses vallées et le littoral devenaient secs et arides ? C'est possible, mais cela n'explique pas pourquoi ce vaste espace de 2000 hectares autour du mont Bego présente 40000 signes sur 3700 roches en schiste ou en grès.

Une montagne sacrée de l'âge du Cuivre ? L'étude des gravures montre que les signes utilisés, indépendamment de leurs nombreuses variantes ne sont qu'une quarantaine et qu'ils peuvent être regroupés en six thèmes apparent : corniformes, attelages, armes et outils, anthropomorphes, figures géométriques et signes non figuratifs. Ces signes se combinent entre eux selon plus de 150 associations répétitives et participent à des compositions et à des constructions très élaborées.

Nous sommes en face d'un système graphique conventionnel, qui fut utilisé pendant plusieurs siècles et qui ne pouvait qu'être appris et enseigné par les graveurs. Que pourrait raconter cet ensemble gravé sur des roches colorées, dans la haute montagne, près des lacs et des torrents ? L'étude des roches gravées a permis de déceler quelques grands caractères dans cet ensemble graphique : La similitude des thèmes gravés, en particulier les armes, avec certains objets archéologiques découverts dans les sites archéologiques provençaux alpins ou rhodaniens situent la fréquentation du lieu et de la période des gravures entre le Néolithique final (ou Chalcolithique) et à la fin de l'âge du Bronze ancien. Le support est choisi selon des critères encore mal définis, car d'une part, les éléments naturels de la roche font partie de la composition et d'autre part, certaines belles surfaces planes, lisses et colorées sont dépourvues de gravures. La comparaison entre les figures du mont Bego et les symboles présents dans le bassin méditerranéen depuis la fin de la dernière période glaciaire révèle des similitudes : personnages, scènes, figurines réticulée, rouelles, zigzags... Les compositions gravées

comportant au moins un anthropomorphe pourraient évoquer les grands récits mythiques du pourtour méditerranéen.

A partir du relevé exhaustif des gravures qu'il avait entrepris en 1967, Henry de Lumley a proposé une lecture que nous résumons ici.

Proposition de lecture

Les éléments de la nature, comme le ciel, la terre, la foudre, l'orage ou l'eau, sont parfois personnifiés par l'adjonction, sur une figure simple, d'une ou plusieurs parties du corps humain : bras, mains à cinq doigts, jambes avec des pieds en dedans sexe (masculin ou féminin), ou visage humain présentant un front des yeux, des narines et des dents.

La figure corniforme de loin la plus fréquente, correspond au bovin. Ce corniforme peut-être seul, associé à lui-même ou à d'autres figures, attelé à un araire ou un traîneau, ou bien même être utilisé plusieurs fois pour composer un personnage comme le « chef de tribu ». Il peut porter une, deux ou trois paires de cornes.

L'anthropomorphe acéphale qui accompagne l'homme aux bras zigzags, représente manifestement un personnage au sexe féminin cornu et aux bras levés. Sa position et ses cornes incitent à la rapprocher de la grande déesse méditerranéenne apparue en Anatolie de Syrie au IX^e millénaire avant notre ère. Par comparaison, les autres figures composées deux corniformes unis par le corps sont assimilées à une divinité. Grande déesse, elle peut donner naissance au taureau. Déesse terre, elle reçoit l'eau, semence du ciel, et peut se transformer en canal d'irrigation, soit par ses cornes, soit par ses jambes. Elle nourrit alors les prés et les champs cultivés. Elle apparaît dans le couple divin primordiale sous sa forme féminine ou bien sous sa forme symbolique, le réticulé (stèle du chef de tribu).

La terre nourricière fécondée par l'araire qui la fend et trace des sillons, est aussi symbolisée par une figure géométrique à cases dite « réticulé ».

L'eau occupe une place primordiale dans le système symbolique du mont Bego. Zigzags, lignes ondulées, nuage de points, plage rectangulaires ou ovales sont autant de signes qui, en fonction du contexte, sont interprétés comme des représentations de l'eau : eau jaillissant du rocher, canaux d'irrigation, bassins d'eau pluie du ciel...des idéogrammes synthétisent les vœux des graveurs : « l'outil rituel sacrifie le taureau pour irriguer le champ ».

Le site du mont Bego se présenterait donc comme une montagne sacrée du Chacolithique et de l'âge du Bronze ancien dédiée à la grande déesse et au dieu Taureau. Quelques hommes gravissaient chaque année les pentes abruptes pour accomplir autour des roches certains rites propitiatoires. Savants, ils connaissaient non seulement la mythologie propre à leur culture mais aussi les signes conventionnels de ce langage symbolique caractéristique de la région du mont Bego.

Connaissaient-ils aussi le cycle des saisons ? Agriculteurs et éleveurs, ces hommes qui atteignaient périodiquement le mont Bego, venus des basses vallées de la Roya, de la Bévera, de la Vésubie, ou même du piémont, de Provence ou de la vallée du Rhône, se devaient de posséder un calendrier pour mieux gérer leurs travaux des champs et leurs troupeaux. Pourquoi en seraient-ils dépourvus alors leurs contemporains savaient observer le ciel pour déterminer le cycle des saisons ?

De nombreux travaux ont évoqué les alignements des mégalithes selon les levers et couchers du soleil au moment des solstices ou des équinoxes. Des tablettes en argile montrent que les Sumériens, dans le courant du II^e millénaire avant J-C, pouvaient mesurer le cycle de l'année. Il n'est donc pas étonnant que certaines gravures de la vallée des Merveilles aient été interprétées comme des constellations, des astres ou des indications sur le mouvement des luminaires. Encore faut-il que ces hypothèses s'appuient sur des observations répétitives et cohérentes afin d'éliminer la possibilité du simple hasard car les gravures sont nombreuses et les étoiles aussi.

Les travaux de Chantal Jègues-Wolkiewiez et de Jérôme Magail ont déjà donné des interprétations astronomiques de certaines roches du Mont Bego qui peuvent être consultées sur Internet.

Mais le repère universel, cité par les archéologues comme par les ethnologues, semble bien être l'amas des Pléiades. Les sceaux-cylindres sumériens (II^e millénaire-1^{er} millénaire avant J-C), le disque de Nebra (1600 avant J-C) ou les plus anciens textes méditerranéens évoquent un amas d'étoiles visible dans nos régions sous la forme de six ou sept étoiles du mois d'avril et au mois de novembre, période qui marque le début et à la fin du cycle de la végétation dans les régions méditerranéennes : ce sont les Pléiades.

Plus sensibles aux formes des figures qu'aux faits astronomiques, nous avons nous-mêmes rapproché la composition de la roche Zone XIX. Groupe III. Roche 35 a de la constellation d'Orion.

Nous reconnaissons dans le groupe de sept gros points gravés au-dessus de la hallebarde sur la roche dite « de la danseuse » (Zone IX Groupe II Roche 4), figure peu fréquente, une représentation possible de l'amas des Pléiades. D'autant plus que cette image se répète à quelques enjambées de là, sur une seconde roche (Zone IX Groupe III Roche 6) qui présente le même groupe de sept points.

Ces deux groupes de points présentent des similitudes évidentes avec l'amas stellaire des Pléiades photographié dans le ciel actuel.

Les deux roches sont parfaitement orientées selon la direction est-ouest, et l'axe de chaque gravure converge vers l'ouest, défini par le coucher du soleil au jour de l'équinoxe.

La similitude de forme, la fréquence de cette représentation de sept points interprétée comme les Pléiades sur des objets archéologiques ainsi que l'importance calendaire de leur visibilité dans le ciel entre le printemps et l'automne, nous ont conduits à interpréter ces sept points comme la représentation des Pléiades.

Ainsi, parmi les raisons qui auraient incité les hommes du Chalcolithique et de l'âge du Bronze ancien à graver les pentes du Mont Bego, pourrait figurer la recherche des Pléiades dans un ciel particulièrement clair pendant les nuits d'été alors qu'il est souvent si brumeux au-dessus du littoral, et donc la recherche d'un calendrier.

Pour Virgile, né à Mantoue, qui est à la même latitude que le mont Bego, les Pléiades indiquaient les saisons des récoltes de miel :

« Deux fois par an elles (les abeilles) amoncellent leur abondante production et la récolte se fait entre deux saisons : l'une quand la Pléiade Taygète montre à la terre son beau visage..., l'autre quand le même astre, fuyant la constellation du Poisson pluvieux descend triste du ciel dans les ondes hivernales ».¹¹

Pour Hésiode, né en Grèce vers 750 avant J-C, l'apparition et la disparition des Pléiades marquaient le rythme des travaux agraires : « Ton cœur aspire-t-il à la richesse ? Fais comme je te dis : au travail ! Que l'ouvrage succède à l'ouvrage ! Commence la moisson au lever des Pléiades, fille d'Atlas, les labours à leur coucher ».¹²

Annie Échassoux

¹¹ Virgile, *les Géorgiques*, 28 avant J-C.

¹² Hésiode, *les travaux et les jours*, VIII^e siècle avant J-C.